

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

ÉTÉ 1926

CAHIER VIII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

AU SUJET DES LETTRES PERSANES

VALÉRY LARBAUD

RUES ET VISAGES DE PARIS

MAX JACOB

POÈMES

RENÉ GUILLERÉ

DANS LES ESPAGNES ARBITRAIRES

MARCEL JOUHANDEAU

LÉDA

EMILIO CECCHI

AQUARIUM — KALÉIDOSCOPE

LE PÈRE FRANÇOIS (E. BINET)

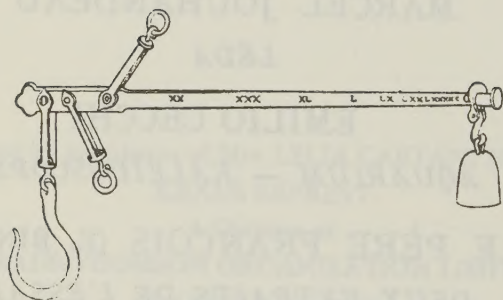
*DEUX EXTRAITS DE L'ESSAI
DES MERVEILLES DE NATURE
ET DES PLUS NOBLES ARTIFICES*

JACQUES RIVIÈRE

22-25 AOÛT 1914

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.850 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 250 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 350,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 351 A 2850.

N° 582



AU SUJET DES LETTRES PERSANES

Digitized by the Internet Archive
in 2024

Le recueil délicieux des Lettres Persanes jette moins dans les songes que dans les pensées. Il est peut-être permis à des réflexions qui ont eu Montesquieu pour prétexte, qu'elles s'étendent un peu loin, et recherchent le fond de sa fantaisie. Je vais divaguer sérieusement.

A

Une société s'élève de la brutalité jusqu'à l'ordre. Comme la barbarie est l'ère du *fait*, il est donc nécessaire que l'ère de l'ordre soit l'empire des *fictions*, — car il n'y a point de puissance capable de fonder l'ordre sur la seule contrainte des corps par les corps. Il y faut des forces fictives.

B

L'ordre exige donc l'*action de présence de choses absentes*, et résulte de l'équilibre des instincts par les idéaux.

Un système fiduciaire ou conventionnel se développe, qui introduit entre les hommes des liaisons et des obstacles imaginaires dont les effets sont bien réels. Ils sont essentiels à la société.

Peu à peu le *sacré*, le *juste*, le *légal*, le *décent*, le *louable* et leurs contraires se dessinent dans les esprits et se cristallisent. Le Temple, le Trône, le Tribunal, la Tribune, le Théâtre, monuments de la coordination, et comme les signaux géodésiques de l'ordre, émergent tour à tour. Le temps lui-même s'orne : les sacrifices, les audiences, les spectacles fixent des heures et des dates collectives. Les rites, les formes, les coutumes, accomplissent le dressage des animaux humains, répriment ou mesurent leurs mouvements immédiats. Les reprises de leurs instincts farouches ou irréductibles

se font peu à peu singulières et négligeables. Mais le tout ne subsiste que par la puissance des images et des mots. Il est indispensable à l'ordre qu'un homme se sente sur le point même d'être pendu quand il est sur le point de mériter de l'être. S'il n'accorde un grand crédit à cette image, bientôt tout s'écroule.

C

Le règne de l'ordre, qui est celui des symboles et des signes, en arrive toujours à un désarmement presque général, qui commence par l'abandon des armes visibles, et gagne peu à peu les volontés. Les épées s'amenuisent et disparaissent, les caractères s'arrondissent. L'on s'éloigne insensiblement de l'âge où le fait dominait. Sous les noms de *prévision* et de *tradition*, l'avenir et le passé, qui sont des perspectives imaginaires, dominant et restreignent le présent.

Le monde social nous semble alors aussi naturel que la nature, lui qui ne tient que par magie. N'est-ce

pas, en vérité, un édifice d'enchantements, que ce système qui repose sur des écritures, sur des paroles obéies, des promesses tenues, des images efficaces, des habitudes et des conventions observées, — fictions pures ?

D

Ce monde de rapports nous paraît par l'accoutumance aussi stable, aussi spontané que le monde physique ; et quoique l'œuvre des hommes, étant leur œuvre indivise et immémoriale, il ne semble pas moins complexe et moins mystérieux que celui-ci. J'ôte mon chapeau, je prête serment, je fais mille étrangetés dont l'origine est aussi cachée que celle de la matière. Si l'on veut naître, mourir, faire l'amour, il s'y mêle une quantité de choses abstraites et impénétrables.

Il arrive à la longue que le mécanisme d'une société s'embarrasse de ressorts si indirects, de souvenirs si confus et de relais si nombreux que l'on se perd dans une trame de prescriptions et de relations inextrica-

bles. La vie du peuple organisé est tissée de liens multipliés dont la plupart passent dans l'histoire et ne se nouent que dans les temps les plus antiques par des circonstances qui ne se reverront jamais. Personne n'en sait plus les parcours et n'en peut suivre les commandes.

E

L'ordre enfin bien assis, — c'est-à-dire la réalité assez déguisée et la bête assez affaiblie, — la liberté de l'esprit devient possible.

Dans l'ordre peu à peu les têtes s'enhardissent. A la faveur des sûretés établies, et grâce à l'évanouissement des raisons de ce qui se fait, les esprits qui se relèvent et qui s'ébrouent ne perçoivent que les gênes ou la bizarrerie des façons de la société. L'oubli des conditions et des prémisses de l'ordre social est accompli ; et cet effacement est presque toujours le plus rapide dans ceux mêmes que cet ordre a le plus servis ou favorisés.

F

L'esprit d'autant plus délié des exigences profondes de l'ordre qu'elles furent mieux appliquées à le dispenser d'y songer, s'enivre de ses aises relatives, se joue dans ses lumières propres et dans ses pures combinaisons.

Il ose spéculer sans égard au système infiniment complexe qui le fait si indépendant des choses et si détaché des nécessités primitives. L'évidence lui cache le fond. Alors les raisonnements se déchaînent ; l'homme se croit esprit. De toutes parts naissent les questions, les railleries et les théories ; les unes et les autres, usages du *possible* et exercices illimités de la parole séparée des actes. Partout étincelle et agit la critique des idéaux qui ont fait à l'intelligence le loisir et les occasions de les critiquer.

Cependant, les instincts de conservation et de perpétuation s'exténuent ou se pervertissent.

G

C'est ainsi, par le détour des idées, et dans le tourbillon de leur mouvement, que le désordre et l'*état de fait* doivent reparaître et renaître aux dépens de l'ordre.

Ce retour à l'état de fait peut s'opérer quelquefois par une voie que l'on n'eût point prévue, et l'homme redevenir un barbare de nouvelle espèce par conséquence inattendue de ses plus fortes pensées.

Certains trouvent aujourd'hui que la conquête des choses par la science positive nous va conduisant ou reconduisant à une barbarie, quoique de forme laborieuse et rigoureuse ; mais qui n'est que plus redoutable que les anciennes barbaries pour être plus exacte, plus uniforme et infiniment plus puissante. Nous reviendrions à l'ère du fait, — mais du *fait scientifique*.

Or, les sociétés reposent au contraire sur les *Choses Vagues* ; du moins se sont-elles reposées jusqu'ici sur des notions et des entités assez mystérieuses pour que l'âme rebelle ne soit jamais bien assurée de s'en

être défaite, et hésite à ne redouter que ce qu'elle voit. Un tyran d'Athènes, qui fut homme profond, disait que les dieux ont été inventés pour punir les crimes secrets.

Une société qui aurait éliminé tout ce qui est vague ou irrationnel pour s'en remettre au mesurable et au vérifiable, pourrait-elle subsister ? — Le problème existe et nous presse. Toute l'ère moderne montre un accroissement continu de la précision. Tout ce qui n'est pas sensible ne peut pas devenir précis, et retarde en quelque sorte sur le reste. On le considérera nécessairement de plus en plus comme vain et insignifiant par contraste.

H

L'ordre pèse toujours à l'individu. Le désordre lui fait désirer la police ou la mort. Ce sont deux circonstances extrêmes où la nature humaine n'est pas à l'aise. L'individu recherche une époque tout agréable, où il

soit le plus libre et le plus aidé. Il la trouve vers le commencement de la fin d'un système social.

Alors, entre l'ordre et le désordre, règne un moment délicieux. Tout le bien possible que procure l'arrangement des pouvoirs et des devoirs étant acquis, c'est maintenant que l'on peut jouir des premiers relâchements de ce système. Les institutions tiennent encore. Elles sont grandes et imposantes. Mais sans que rien de visible soit altéré en elles, elles n'ont guère plus que cette belle présence ; leurs vertus se sont toutes produites ; leur avenir est secrètement épuisé ; leur caractère n'est plus sacré, ou bien il n'est plus que sacré ; la critique et les mépris les exténuent et les vident de toute valeur prochaine. Le corps social perd doucement son lendemain. C'est l'heure de la jouissance et de la consommation générale.

I

La fin presque toujours somptueuse et voluptueuse d'un édifice politique se célèbre par une illumination

où se dépense tout ce qu'on avait craint de consumer jusque-là.

Les secrets de l'Etat, les pudeurs particulières, les pensées inavouées, les songes longtemps réprimés, tout le fond des êtres surexcités et joyeusement désespérants sont produits et jetés à l'esprit public.

Une flamme encore féérique, qui se développera en incendies, s'élève et court sur la face du monde. Elle éclaire bizarrement la danse des principes et des ressources. Les mœurs, les patrimoines fondent. Les mystères et les trésors se font vapeurs. Le respect se dissipe et toutes les chaînes s'amollissent dans cette ardeur de vie et de mort qui va croître jusqu'au délire.

J

Que si les Parques toutefois eussent donné à quelque homme libre, de choisir entre tous les siècles connus celui de ses préférences, pour y faire son temps de vie, je m'assure que cet heureux homme eût

nommé le temps même de Montesquieu. Je ne suis pas sans faiblesses ; je ferais comme lui. L'Europe était alors le meilleur des mondes possible ; l'autorité, les facilités s'y composaient ; la vérité gardait quelque mesure ; la matière et l'énergie ne gouvernaient pas directement ; elles ne régnaient pas encore. La science était déjà assez belle, et les arts très délicats ; il restait de la religion. Il y avait assez de caprice et suffisamment de rigueur. Les Tartufes, les stupides Orgons, les sinistres « Messieurs », les Alcestes absurdes étaient heureusement enterrés ; les Emile, les René, les ignobles Rolla étaient encore à naître. On avait des manières même dans la rue. Les marchands savaient former une phrase. Jusqu'aux traitants, aux filles, aux espions et aux mouches qui s'exprimaient comme personne aujourd'hui. Le fisc exigeait avec grâce.

La terre n'était pas encore tout explorée ; les peuples tenaient à l'aise dans le monde dont la carte n'était pas sans vides immenses et montrait encore sur l'Afrique, sur l'Amérique et dans l'Océanie, des parties claires qui faisaient rêver. Ni même les jour-

nées n'étaient point pleines et pressées, mais lentes et libres ; les horaires ne hachaient point les pensées et ne faisaient point des individus des esclaves du temps moyen et les uns des autres.

On criait contre le gouvernement ; on croyait encore qu'il y avait mieux à faire. Mais les soucis n'étaient point démesurés.

Il y avait une quantité d'hommes, vifs et sensuels dont l'intelligence agitait l'Europe et tourmentait étourdiment toutes choses, divines et autres. Les dames s'inquiétaient des différentielles naissantes, des animalcules presque essentiels à l'amour qui frétille sous l'œil dans le microscope ; elles se penchaient comme des fées sur le berceau de verre et de cuivre de la jeune Electricité.

La poésie elle-même essayait d'être nette et sans sottises ; mais c'est une impossibilité : elle ne parvint qu'à s'amaigrir.

K

Il apparut alors un esprit si svelte et si pur que tous les libertinages de toute espèce lui semblaient les exercices sans conséquences d'une créature subtile qui ne se laisse prendre à rien, — pas même au pire. Même l'obscène ne l'engluait pas. On était si spirituels, si incrédules, si amoureux de lumières que l'on se sentait ne pouvoir être souillés, ni dégradés, ni affaiblis par les idées, par les propos les plus hardis, ni par les expériences les plus chaudes. Ils allèrent jusqu'au suprême artifice, qui est d'inventer la nature et de prétendre à la simplicité. Ce genre de fantaisie marque toujours la fin du spectacle et le dernier moment du goût.

L

Telle quelle, cette société se connaissait soi-même aussi bien, et peut-être mieux, que jamais société ne s'est connue.

Les miroirs ne lui manquaient pas. Elle s'y regardait aussi souvent, aussi tendrement et cruellement que toute personne périssable. Les Montesquieu, les Diderot, les Voltaire et une infinité de moindres témoins lui représentaient son visage et ses attitudes. Elle s'y voyait encore plus libre, plus hardie, plus inquiète, plus sensuelle que sans doute elle n'était ; et parfois, bien plus malheureuse.

Mais malheureuse même, et même moribonde, une société ne peut pas se regarder sans rire. Comment supporter de se voir ?

M

— *Comment peut-on être Persan ?*

La réponse est une question nouvelle : *Comment peut-on être ce que l'on est ?*

A peine celle-ci venue à l'esprit, elle nous fait sortir de nous-mêmes ; et nous nous voyons sur le moment à l'état d'impossibilités. L'étonnement d'être quel-

qu'un, le ridicule de toute figure et existence particulière, l'effet critique du doublement de nos actes, de nos croyances, de nos personnes se produisent aussitôt ; tout ce qui est social devient carnavalesque ; tout ce qui est humain devient trop humain, devient singularité, démente, mécanisme, niaiserie.

Le système de conventions dont je parlais tout à l'heure se fait comique, sinistre, insupportable à considérer, presque incroyable ! Les lois, la religion, la coutume, les accoutrements, la perruque, l'épée, les croyances, — tout semble curiosités, mascarade, — choses de foire ou de musée...

Mais pour obtenir cet écart et ce puissant émerveillement, et le rire, et puis le sourire, qui viennent aux lèvres du modèle devant son image, il existe un artifice très simple, presque infaillible, presque toujours heureux. La plupart des auteurs qui ont réfléchi les images de leur époque vers elle-même, et vers nous autres, en ont usé. Rien de plus ingénieux, de plus aisé à concevoir, quoique délicat dans l'exécution.

Prendre dans un monde, et plonger tout à coup

dans un autre, quelque être bien choisi, qui ressente fortement tout l'absurde qui nous est imperceptible, l'étrangeté des coutumes, la bizarrerie des lois, la particularité des mœurs, des sentiments, des croyances dont s'accommodent tous ces hommes parmi lesquels le dieu tout-puissant qui tient la plume l'envoie brusquement vivre et ne cesser de s'étonner, — voilà le moyen littéraire.

L'on créa donc assez souvent, pour instrument de la satire, un Turc, un Persan, quelquefois un Polynésien ; et quelquefois encore, pour changer le jeu et prendre sa référence jusqu'à mi-chemin de l'infini, — un habitant de Saturne ou de Sirius, un Micromégas ; parfois un ange. Et tantôt c'était la seule ignorance ou la seule étrangeté de ce visiteur inventé qui formait le ressort de ses étonnements et le rendait ultrasensible à ce que l'habitude nous dérobe ; et d'autres fois, on le douait d'une sagacité, d'une science ou d'une pénétration surhumaines que ce fantoche faisait peu à peu paraître par des questions et des remarques d'une simplicité écrasante et narquoise.

Entrer chez les gens pour déconcerter leurs idées, leur faire la surprise d'être surpris de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent, et qu'ils n'ont jamais conçu différent, c'est, au moyen de l'ingénuité feinte ou réelle, donner à ressentir toute la relativité d'une civilisation, d'une confiance habituelle dans l'Ordre établi... C'est aussi prophétiser le retour à quelque désordre ; et même faire un peu plus que de le prédire.

N

Je n'ai pas jusqu'ici parlé nommément des Lettres Persanes ; je n'ai fait que supposer leur époque et comme elles viennent dans leur temps. Elles parlent, d'ailleurs, assez bien d'elles-mêmes. Rien de plus élégant ne fut écrit. Le changement du goût, l'invention de moyens violents n'ont pas de prise sur ce livre parfait, qui a cependant tout à craindre d'un certain retour à l'état barbare dont il se voit beaucoup d'indices, même littéraires. *L'état de fait*, qu'on sent revenir, ramène doucement les hommes à ne plus même

savoir lire ; j'entends lire en profondeur. Il commence à se trouver bien des personnes à qui de demander le plus petit effort de leur esprit on inflige une sorte d'offense. Voilà le fruit dans l'ordre des Lettres de ce développement de la facilité dans tous les genres qui est la grande affaire de ce monde depuis je ne sais quand. La nature de la clarté que l'on met dans un ouvrage est dans une relation inévitable et presque involontaire avec l'idée que l'on se fait du lecteur que l'on entrevoit. Montesquieu n'a pas entrevu les lecteurs que nous sommes. Il n'écrit pas pour nous, qu'il ne prévoyait pas si primitifs. Il aime l'ellipse, et, dans nombre de ses maximes, il calcule sa phrase, la renoue finement à elle-même, il prévoit des esprits un peu plus déliés que les nôtres ; il leur offre les plaisirs de l'intelligence élégante et leur prête ce qu'il leur faut pour en jouir.



Ce livre est incroyable de hardiesse. On admire

que l'auteur pour tout ennui n'ait eu que la crainte passagère de manquer son fauteuil à l'Académie ; et ce ne fut qu'un léger nuage. Il eut la gloire, le fauteuil, et une vente prodigieuse. La liberté de l'esprit était si grande, en ce temps-là, que ces lettres si frivoles et si célèbres ne gênèrent pas le moins du monde la carrière du président et du philosophe. L'hypocrisie est une nécessité des époques où il faut de la simplicité dans les apparences, où la complexité humaine n'est pas admise, où la jalousie du pouvoir ou bien la stupidité de l'opinion impose un modèle aux personnes. Le modèle est promptement pris pour masque.

Il n'y a d'hypocrisie que dans les moments où l'état des choses exige fortement que tous les citoyens soient conformes à un type simple et facile à définir, donc à manier.

Vers 1720, cette nécessité se reposait un peu, entre deux grands siècles.

P

Entre un Orient de fantaisie et un Paris réduit à

ses facettes, instituer un commerce de lettres par quoi le sérail, les salons, les intrigues des sultanes et les caprices des danseuses, les Guèbres, le Pape, les muftis, les propos de café, les rêves du harem, les constitutions imaginaires, les observations politiques s'entrecroisent, c'était donner le spectacle d'un esprit dans sa pleine vivacité, quand il n'a d'autre loi que d'étinceler, de rompre ce qu'il vient d'être, de se montrer à soi-même sa justesse, sa vitesse et son ressort. C'est un conte, c'est une comédie, c'est même un drame où le sang coule ; mais il coule fort loin, et même les fureurs et les exécutions secrètes sont ici autant littéraires qu'il est souhaitable.

Q

Je termine par une remarque d'importance. Dans presque toutes les œuvres de ce style vif et un peu diabolique qui s'écrivirent au dix-huitième siècle, paraissent très régulièrement, et comme de par une loi

du genre, les représentants de deux espèces humaines à la vérité fort dissemblables : les jésuites et les eunuques. Les jésuites s'expliquent assez. Ils avaient fort bien élevé la plupart des bons auteurs, qui rendaient en pointes et en caricatures à leurs maîtres ce qu'ils avaient reçu en férules, et en exercices spirituels et rhétoriques.

Mais qui m'expliquera tous ces eunuques ? Je ne doute pas qu'il n'y ait une secrète et profonde raison de la présence presque obligée de ces personnages si cruellement séparés de bien des choses, et en quelque sorte d'eux-mêmes.

PAUL VALÉRY
de l'Académie Française.

RUES ET VISAGES DE PARIS

*Pour l'album de Chas-Laborde,
et pour Chas-Laborde lui-même.
Amicalement.*

V. L.

(Paraît aux Éditions de « la Roseraie »)

I. — La rue évacue son peuple dans les deux sens, et on se demande si les statisticiens ont songé à chronométrer son débit en hommes, en matière humaine... Au tournant de la rue transversale, à sens unique, à égrènement intermittent, tout cela arrive sur nous avec un bruit d'usine.

Un peu plus, et l'enfant sur sa patinette précédant les deux jeunes bourgeoises nous faisait tomber, et il faut être attentif à ne pas s'entraver dans les pièces en marche : la veuve abondante, la grande fille blonde, l'homme méthodique, le Moi et sa fonction sociale, monsieur Petitpas qui s'avance compact ramassé veillant sur son lorgnon les pointes de sa moustache sa barbiche et son ventre... Les gens que leur sexe ou leur devoir préoccupe. Le père de famille qui tient soigneusement ses comptes, qui a des registres où il inscrit ce que lui coûte chacun de ses enfants, depuis les honoraires de l'accoucheuse jusqu'aux répétitions de mathématiques de celui qui va passer son bachot. Il

leur montrera ces registres le jour où ils auront vingt et un ans... La femme qui se sentait suivie se retourne et voit que le client possible a renoncé... Le soldat trop grand et trop gros pour son costume pseudo-berbère salue l'officier qui ne le voit pas, d'un salut qui déplace beaucoup de lourd drap d'uniforme. Comme une vague du fleuve qui vient caresser la rive, le singe pédalant, une roue dans le ruisseau, montre à la population du trottoir un profil attentif aux obstacles mouvants de la chaussée tonnante. Sur le fond du trafic canalisé entre les îles des refuges on remarque des couples de bustes montés sur boîtes de carrosserie à roues pneumatiques. Le buste mâle s'appuie à sa canne, le buste femelle est penché en arrière, le vent des banlieues, déjà, dans les cils.

II. — Une absence de quelques mois, une traversée, un séjour dans une autre capitale ou dans une solitude, — et de nouveau nous aimons nous sentir mêlés à cette foule, contents de grossir la masse en mouvement sur l'asphalte, avec le sentiment d'avoir repris

notre place, de faire notre partie, notre devoir.

Devoir léger, qui n'exige que notre présence et ne nous interdit rien, pas même un déguisement vraisemblable, si tel était notre bon plaisir. Il y a des gens qui profitent de cette permission. Il est possible que ce monsieur n'ait aucun droit à la décoration qu'il porte, il la met pour faire ses courses dans le centre et la quitte dès qu'il revient dans son quartier... Dans la rue je pense souvent, comme à une chose très parisienne et qui montre beaucoup de l'âme populaire de Paris, à l'étrange fantaisie de ce jeune faubourien qui, le dimanche, se promenait en uniforme d'élève de l'Ecole de Saint-Maixent. C'est au cours d'un procès que j'appris cela : on jugeait une petite Bellevilloise qui avait tué son mari d'un coup de revolver, une nuit qu'il la battait plus cruellement que d'habitude. (Elle fut acquittée.) Un des témoins à charge, un ami de l'homme tué, faisait une déposition accablante pour l'accusée. L'avocat demanda, soudain, s'il était vrai que le témoin s'habillait, le dimanche, en élève de l'Ecole de Saint-Maixent ? Cela le paralysa ; il ne sut

quoi répondre, n'eut pas la présence d'esprit suffisante pour nier ou pour dire que cela n'avait rien à voir avec sa déposition, avec le procès. Il reconnut l'avoir fait une ou deux fois. « Mais pourquoi ce déguisement ? » Il se tut. S'il avait dit la vérité : que c'était par vanité et pour faire des conquêtes (de quel sexe ?) il aurait déjoué la tactique de la défense. Mais il avait été *touché*, et la question suivante acheva de ruiner sa déposition : « Quels sont les moyens d'existence du témoin ? » Le président lui-même fit observer que cela était étranger au débat ; mais, lui, avec une tête d'animal aux abois, regarda le jury, le tribunal, l'accusée ; il quitta la barre avec un geste de fuyard ; on le vit disparaître, rentrer dans « l'ombre du crime »... Au début, il crânait, parlait d'une voix de tête qui voulait imiter le ton arrogant des jeunes bourgeois, des fils de famille. Mais il ne savait pas que l'accusée avait raconté à son avocat cette histoire de déguisement. Elle lui paraissait très grave. Il n'en voyait ni le ridicule ni la touchante modestie. Ses camarades devaient dire avec admiration : « Quel culot, ce Polyte ! Mon

vieux, si un agent te demandait tes papiers, ta permission... » Il ressemblait un peu à ce joli grand voyou, d'une minceur distinguée, qui se penche sur cette belle gamine, à quelques pas de ces trois Parques, de ces trois divinités romaines qui regardent sortir de l'hôtel ce couple de hasard. Il était aussi, innocemment, le précurseur modeste du faux-lieutenant-aviateur escroc.

III. — L'effort de la grande majorité des gens du peuple pour dissimuler leur véritable rang, pour être des Messieurs et des Dames, cet effort dont le résultat faisait dire à un souverain de l'Europe orientale « Où est le peuple ? » est aussi un déguisement. De là l'unification du vêtement, qui ne fait plus allusion à la classe et au métier de celui ou de celle qui le porte. Il y a encore ce chandail à grand col : mais son élégance n'a pas le caractère net et définitif de la casquette à trois ponts. Les différences sont devenues plus subtiles. Naturellement, on voit toujours à qui on a affaire : un geste, une intonation, un regard suffisent à renseigner ; mais on a plaisir à voir cet effort, à entrer

dans le jeu de cette fiction d'une égalité complète. On dirait que les bases de la hiérarchie sociale se sont déplacées et que ce n'est plus le chiffre du salaire ou des revenus, mais les goûts et les penchants, qui font les différences. Tout le monde accueille tout le monde sur le même plan, et c'est l'inférieur qui lâche pied le premier, qui avoue, qui retourne à sa caste : encouragé, il outrecuide (« Oignez vilain ») et par là se sépare, autorise le supérieur à le laisser tomber, ou bien l'ennui, l'absence de goûts partagés, accomplit automatiquement ce triage.

Mais les rapports commencent toujours dans la fiction de l'égalité, de la fraternité chrétienne. Dans cette foule l'inférieur est déguisé en supérieur, et le supérieur en inférieur. Moralement déguisés l'un et l'autre. Dans d'autres capitales le déguisement ne dépasse guère l'apparence et les gens insistent, visiblement, sur leurs différences, font un effort, de païens et de barbares, pour se trier. Ici, ils les effacent le plus qu'ils peuvent. De là vient cette douceur du climat moral de la rue parisienne, le charme qui fait passer

sur la vulgarité, le laisser-aller, la monotonie de cette foule. C'est la grâce de Paris, sa vertu : la charité. Foule vertueuse, chère à ce cœur universel dont le temple domine tous nos fronts de ses blanches coupoles !

IV. — Mais c'est un secret. Et si on ne l'a pas deviné, ou si on le perd de vue, on ne voit que l'écœurante monotonie et la décourageante vulgarité. Surtout dans les grandes rues neutres que ne caractérise pas l'atmosphère d'un quartier habité, — les rues dont toutes les maisons sont occupées par le commerce, ses magasins, ses bureaux, ses administrations. A cause de cela, non seulement les Boulevards entre les places de l'Opéra et de la République, mais aussi la partie du boulevard des Capucines que prolonge le boulevard de la Madeleine et ce boulevard, et la rue Royale et la rue de la Paix elle-même, ont cessé d'être des lieux de promenade possibles. On y passe avec plaisir lorsqu'on a une course à faire dans ce quartier mais on n'a aucune envie de refaire en sens inverse le chemin parcouru. Qui sait si même les dernières terrasses des

derniers cafés du Boulevard tiendront devant cette marée toujours plus rapide et plus monotone, et si cette vie de flânerie et d'observation ne se réfugiera pas, sous une autre forme, dans des rues plus calmes ? Voyez comme la vie nocturne, encore si belle et si gaie à Madrid, a déserté la rue de Paris pour s'enfermer dans les boîtes où un plaisir mécanique est distribué en rations à des foules compactes qui paraissent danser la danse de l'ennui, sur l'air de l'ennui, — foules qui, à quelque détail près : un geste, un regard, un haussement d'épaules, pourraient être de n'importe quelle grande capitale.

V. — Et voyez cette foule élégante de quartier riche, près des frontières du bois de Boulogne : la dame qui marche, par hygiène, en remuant les bras, le jeune homme à longue figure de portrait de grande famille, monoclé, tête nue, bien peigné, la bonne d'enfant, grasse campagnarde anglaise en uniforme et en voile bleu, la petite fille qui penche la tête en arrière, comme un gros bouquet de marguerites, pour regarder

l'avion, la femme en amazone avec sa jupe drapée sur ses bottes, et ce peuple de chiens de luxe à ras de terre : sans doute quelques types, quelques structures humaines, sont visiblement françaises, mais les vêtements, les attitudes, les allures, pourraient se situer dans un autre décor, étranger... Londres s'est un peu continentalisée et Paris n'est plus la ville que décrivait, en 1899, un Anglais habitué aux foules de Londres : « provinciale et timidement cosmopolite ».

A cette époque, des gens avaient encore « l'air parisien » : on les reconnaissait à l'étranger et ils avaient, dans Londres, un aspect exotique. Ils prolongeaient la tradition du beau Parisien du Second Empire, du Boulevardier, de ce type que le public parisien d'aujourd'hui voit, sans même se douter qu'il est français, dans les productions du cinématographe américain : l'homme à barbiche et à moustaches noires, en chapeau haut de forme, et qui gesticule beaucoup ; c'est l'image du Français légendaire, tel qu'il survit dans la mémoire des peuples anglo-saxons ; c'est tout ce qui reste du Parisien d'autrefois. Espèce

éteinte. Leur ville était devenue trop grande pour eux. La foule moderne marchait trop vite pour leur permettre de continuer leurs lentes promenades sur ce qu'ils appelaient les Grands Boulevards ; elle n'avait pas le temps de les regarder ; on ne les reconnaissait plus. Ainsi cet élément de la vie provinciale : le notable qu'on reconnaît dans la rue, a cessé d'exister.

Alors l'unification est devenue possible, et c'est par le haut, par la Haute, qu'elle a commencé. Là, chez chaque individu on trouve un mélange bien dosé de trois éléments : provincial, parisien, cosmopolite. Le parfum de terroir (« ce tour picard », dit Paul Claudel parlant d'un enfant de grande lignée) est persistant chez la noblesse et la haute bourgeoisie : on l'y entretient, on s'en pare, tandis que le peuple et la petite bourgeoisie s'efforcent de s'en débarrasser ; à cela se superpose l'habitude et l'usage de Paris ; à quoi s'ajoute enfin l'expérience de l'étranger : passages dans des Universités anglaises ou allemandes ; voyages fréquents ou séjours hors de France, unions avec des familles étrangères. Les classes qui suivent

la mode, qui reflètent plus ou moins exactement, plus ou moins consciemment, le Monde, ou plutôt les mondes aristocratiques, perdent ainsi par degrés leurs caractéristiques nationales extérieures. Elles restent françaises, mais d'une manière plus subtile, moins visible, plus intellectuelle.

VI. — Ce gros homme à figure ronde et à pardessus court qui monte des marches à l'intérieur d'un grand café, est presque sûrement montmartrois, mais on ne saurait dire à coup sûr s'il est français, belge ou allemand. Par contre le petit bourgeois à barbiche, à lorgnon et à ventre, est indiscutablement français ; il représente, mais dégénéré et comme rabougri, un type ancien de Français, de l'époque qu'on peut appeler Entre-deux-guerres. Mettez-le dans Oxford Street, dans n'importe quel café de Vienne ou de Berlin, à la terrasse des Giubbe Rosse de Florence, à la Puerta del Sol : quel exotique ! Mais à Paris son espèce est encore assez nombreuse pour qu'il passe inaperçu. C'est même lui qui, dans plusieurs tranches de foule, indique qu'on

est à Paris ; il l'indique aussi clairement que la petite Montmartroise en sarrau noir qui revient de la boulangerie et qui goûte ou grignote l'extrémité du pain qu'elle rapporte à la maison. Il est le premier vrai Parisien, sans la moindre allusion au type européen-unifié, que nous rencontrons en descendant la hiérarchie sociale. Dans cinquante ans on ne le verra plus.

Il correspond (et s'oppose) aux types de ces étrangers, — de la même catégorie sociale que lui, — qui visitent, dans les grands chars-à-blancs, Paris en une semaine, ou peut-être en trois jours ; ces Américains, par exemple, qui interprètent la mode européenne de telle sorte qu'on les dirait vêtus (leurs femmes surtout) d'un costume national.

VII. — C'est à partir de cette classe que la différence entre habitant de la capitale et habitant de la province devient de plus en plus sensible. Pourtant on retrouve un peu partout en province française, sous une tenue un peu moins soignée peut-être, et avec des manières moins polies, ce petit homme à barbiche et à

lorgnon. Non, pour trouver un type uniquement parisien, sans parfum de terroir, sans traces d'unification dans le sens « Européen », il faut aller au peuple des faubourgs. L'indigène, le voici : c'est ce garçon qui nous tourne le dos et qui regarde la rue Lepic, nous montrant son profil bien découpé et un œil petit, dur, à regard rapide et assuré. Voyez-le avec son veston bien cintré sur son buste de lutteur — un costaud, c'type-là, — et son chapeau melon penché sur l'oreille droite.

VIII. — Parigot, lui. Et déplacé, jusqu'à devenir un objet de scandale, partout ailleurs qu'à Paname. On n'a pas idée de ça, de lui, en province. Il sent le faubourg comme un villageois l'étable. Je l'ai connu. Oui, je l'ai connu quand il était, dans les rangs des externes-surveillés, ce gosse malin qui se gratte la tempe et ferme un œil sous sa mèche de cheveux cosmétiqués.

Ses parents, bourgeois appauvris, habitaient dans les environs de la place d'Italie et il s'y était fait des relations parmi les enfants du peuple, dont il admirait

les manières, le langage, le « culot ». Nous avons passé ensemble des vacances dans un village de la Basse-Bretagne. Comme il y était bruyamment dépaycé ! Comme il se sentait parisien, différent de ce peuple lent, discret, fermé !... Alors il voulut les épater, et ce fut une série de farces et de blagues. Il parlait argot, rouspétait à propos de tout, voulait se faire remarquer, avoir un public, un succès personnel immédiat. Il cherchait le peuple et s'étonnait de le trouver si différent de son peuple à lui, et exagérait ses manières faubouriennes. Il faisait tant d'éclat, paraissait si convaincu de sa supériorité de citadin sur ces campagnards, qu'il me fallut quelque temps pour m'apercevoir de ce que, dans mon vocabulaire d'enfant, j'appelai sa « sauvagerie ».

IX. — Pourtant, je le revis souvent dans la suite, et même après le lycée parisien où nous nous étions connus. Il se confirmait toujours davantage dans son type, s'éloignait de la carrière bourgeoise où ses parents voulaient l'engager. J'assistai à une scène

entre lui et son père, vieux et malade, qui était venu le trouver au café, à minuit, pour lui reprocher publiquement la vie qu'il menait. Scène grotesque, et pénible à voir. Le vieil homme déclamait, employait de grands mots, peut-être content, malgré son chagrin, d'avoir un public. Le fils, au lieu de sortir, d'éviter le scandale et le ridicule, répondait, nourrissait la dispute, discourait lui aussi. Cette scène de famille au café m'est demeurée comme quelque chose de caractéristique d'une classe, et aussi de Paris. Je me trompe peut-être, mais il me semble qu'en province (française) on n'aurait pas vu cela, ou alors à un étage social très inférieur à celui de ce père et de ce fils.

X. — Quelque temps après le père mourut, et lui gaspilla son héritage, mais d'une façon mesquine, entre quelques petits lieux de plaisir de son quartier et une fille facile, qu'il finit par épouser. Il avait trouvé son niveau, son milieu, son élégance spéciale. L'es-pèce d'entregent qu'il avait, son « bagout », son « culot » se transformèrent en effronterie et en une

familiarité vulgaire qui le desservait. Son esprit, sa facilité de repartie, son goût pour la contre-petterie, tout cela était du plus pur style faubourien, et très plaisant. Mais hors de son milieu, de la région d'un quartier plébéien qui était son Paris, cela perdait toute saveur. Une fois, je le retrouvai en province. Il s'y sentait roi, regardait de très haut la population ; chacun de ses gestes, chacune des intonations de sa voix aiguë disait : Je suis parisien. Il ne se doutait pas que même les bourgeois les moins sortis, les plus encroûtés, de la ville, reconnaissaient en lui l'odeur du faubourg. J'aurais voulu le voir à l'étranger. Mais c'était là quelque chose d'inconcevable.

XI. — A Paris, son bruit et ses manières étaient comme expliqués, commentés par son milieu : ainsi la voix des marins, celle des paysans, qui surprend et qui choque parfois dans les villes, est agréable à entendre dans l'environnement qui lui a donné son timbre. J'avais plaisir à le revoir dans son quartier, et grâce à lui j'étais reçu dans des mondes où sans lui j'aurais

été un intrus. Il y était à son aise et, présenté par lui, on y était traité avec considération. Chose curieuse, c'était à son éducation bourgeoise (manquée) qu'il devait son prestige parmi ces gens-là. « Quand nous suivions les cours de Louis-le-Grand... »

XII. — Un jour, étant avec lui et quelques-uns de ses amis qui causaient de leurs affaires (combines, trucs pour duper des gens, histoires de courses, projets d'inventions bizarres), oubliant où j'étais, je sortis machinalement de ma poche mon étui à cigarettes, un objet de luxe. Ils le virent : « Oh, mince !... » et j'eus le sentiment de m'être dénoncé comme bourgeois, comme ennemi, comme « mon prince ». Mais lui me tira très habilement d'affaire avec une histoire, improvisée, de nuit à Montmartre et d'étranger ivre par qui j'avais su me faire confier, comme gage de quelques louis prêtés, ce bijou qui ne tarderait pas à être « lavé ». J'entrai dans le jeu, ajoutant quelques détails, et avec des réticences qui laissaient soupçonner tout ce qu'on voulait. Nous avons bien ri, après.

XIII. — Une promenade, un rendez-vous avec lui, était une excursion dans le pays où les combines de ce genre sont la grande affaire de la vie. Malheureusement il était querelleur, prenait la mouche pour un rien, était très chatouilleux sur le point d'honneur. Ce qui lui semblait une offense le faisait pâlir ; on le voyait « pomper la rogne » : les narines pincées, le corps trépidant d'une rage froide qui se répandait en injures, en défis lancés d'une voix haute et sifflante. Cela avait lieu dans la rue, au théâtre, au café, pour un cocher dont la voiture avait failli l'effleurer, pour un passant qui l'avait heurté ou pour un spectateur qui lui avait marché sur le pied. Sa vanité à fleur de peau ressentait comme une injure personnelle, et qu'il fallait venger publiquement, toute manifestation de la grossièreté plébéienne. C'étaient ses pairs ! Et en réalité il était déplacé dans les quartiers bourgeois comme il l'était en province. Ce garçon si dessalé dans son monde, il aurait fallu le déniaiser, le dégrossir, pour le rendre acceptable, ou seulement tolérable, ailleurs... Comment présenter mon ami parigot à mes

amis parisiens ? A la moindre piquûre d'amour-propre, réelle ou imaginaire, qu'il aurait reçue, il les aurait « attendus à la sortie ».

XIV. — Il a été tué à la guerre, et quelqu'un m'a dit : « Vous voilà bien débarrassé ». Mais c'était une personne qui ne connaissait pas la véritable nature de nos relations, qui croyait qu'il m'importunait et m'exploitait. Il me semble plutôt avoir perdu en lui un loyal camarade, contre lequel, peut-être, j'ai plus péché qu'il n'a péché contre moi : j'avais accéléré sa ruine en le présentant chez des fournisseurs où, pour m'étonner je crois, il avait fait des dépenses exagérées... Aujourd'hui, quand je vois ses pareils dans la foule des quartiers populaires, ou dans quelque petit café d'habitues où je suis entré pour me mettre à l'abri d'une averse, je pense à lui avec regret. Une camaraderie comme celle-là me serait impossible aujourd'hui, ne m'intéresserait plus assez, et le temps me manque, et peut-être aussi la souplesse de la jeunesse. Ne l'aurais-je pas laissé tomber, s'il avait survécu ?

C'est ainsi qu'on renonce à des exercices, — le cheval, l'escrime, des jeux de plein air, — dont on croyait ne pouvoir se passer jamais. On s'aperçoit qu'on s'en passe très bien. Mais on se dit que c'est, malgré tout, un renoncement, une diminution. A présent ce n'est plus que par raccroc que j'entends une nouvelle expression argotique, et c'est de très loin que je suis le mouvement de l'expression et de la pensée populaire de Paris, ce pur Paris, sans communication avec les aristocraties et les bourgeoisies européanisées, ce fond autochtone... Il me semble, vraiment, qu'en perdant ce camarade je me suis éloigné du cœur de Paris.

XV. — N'importe ; j'ai assez d'autres souvenirs de ce cœur loyal, délicat et tendre, de Paris. Assez pour me sentir un avec cette foule, ses préoccupations, ses sentiments, sa manière de voir et de comprendre la vie... « Ville féminine, où il y a une odeur de femme », m'a dit un ami étranger... C'est ici qu'il faudrait faire le portrait d'une vraie Parisienne autochtone ; fau-

bourienne mais plus souple que le faubourien ; une nymphe sortie de la forêt populaire mais assez fine pour s'adapter à bien des circonstances que le mâle, lui, n'accepterait pas. Ses mauvaises manières semblent empruntées : grattez la croûte de sauvagerie et vous trouverez la civilisée. C'est qu'elle respire la civilisation, et que sa sensibilité capte à son insu quelques-unes des ondes que répand, bien au-dessus d'elle, la vie intellectuelle, les faisceaux des cellules terminales adaptées à la vie hasardeuse du travail désintéressé, de la découverte, de l'invention des manières, de la trouvaille des styles, de l'élaboration de la morale. Ruth, qui peut dire : Ton dieu sera mon dieu. Je n'ai qu'à regarder dans le trésor des plus agréables souvenirs de mon cœur pour la voir, et partout dans la foule je retrouve ses sœurs, sous l'uniforme de la mode de ces années, le visage tout gentillesse et douceur et les yeux clairs entre les guiches, — les deux échantillons du poil qui sera notre récompense si nous avons su plaire à Madame. (Ayant su plaire à l'ange, nous aurons aussi le doux animal, par surcroît.)

XVI. — Mais plusieurs passent et parlent à la fois dans mon souvenir et ne me permettent pas de concentrer mon attention sur celle dont j'aurais le plus à dire. Tant pis. Et que la plus âgée passe la première : la brave Madame Machin, qui faisait des ménages et qui a fait le mien. Elle se rappelait avoir vu les Cent-Gardes en sentinelles, à cheval dans leurs grandes guérites, devant la grille des Tuileries, et pour exprimer qu'une chose était compliquée elle disait : « C'est la question romaine ». Et comment se figurait-elle le monde, ou seulement l'Europe, sinon tout entière comme la campagne de sa province natale, et au milieu une seule ville : Paris ? Une fois que je revenais de Florence où j'avais passé plusieurs mois, elle me dit, avec le sangêne d'une vieille servante traitée sans morgue : « Vous restez trop longtemps loin de Paris ; vous allez devenir petsouille. » Et la première fois qu'elle me vit habillé pour dîner en ville, elle eut ce mot inoubliable et qui résume cent mille noces d'ouvriers parisiens : « Vous devriez emporter un camembert dans votre poche ; au dessert vous le sortiriez ; ça aurait beaucoup de

succès. » Elle dut me trouver « petsouille » de ne pas le faire.

XVII. — Et cette voix fraîche, d'un dimanche matin d'été, au coin de la rue du Havre, devant le Printemps. Deux voyous avec deux filles, bruyants, remuants, et la plus jeune des filles faisant parade d'effronterie, sautant, marchant à reculons, dansant. Et tout d'un coup, comme pour s'affirmer qu'elle se lançait dans la vie, qu'elle rejetait les conseils de la sagesse, qu'elle était aussi dessalée que n'importe quelle autre fille de seize ans à Grenelle ou dans Ménilmuche, elle cria très haut, avec élan, avec ferveur, — et pour la première fois je le jurerais, car la voix n'était pas très assurée, encore innocente, encore écolière, — elle cria : « Merde ! »

XVIII. — Et ce geste, surpris d'une fenêtre d'un entresol dans le quartier de l'Etoile, à l'heure où les domestiques promènent les chiens du monde. Une jeune servante, tenant la laisse d'une main et de l'autre une enveloppe fermée. Il y avait une boîte aux lettres de ce

côté-là, dans le voisinage de la statue de Balzac. Dans la tombée du jour je la vis qui portait cette lettre à ses lèvres (la lettre à l'amoureux qui est au régiment, et souvenir des dévotions du temps où elle était Enfant de Marie). Mais il y eut un autre geste d'amour, plus touchant : après avoir regardé autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas vue, elle passa rapidement la lettre, — non, pas sur son cœur.

XIX. — Voilà, je reviens à toi, ma Parisienne. De Madrid à Paris, de los Madriles à Pantruche, de la Corres à l'Intran, si le voyage a été fait à petites journées, avec des arrêts pour le plaisir, le plaisir d'amour, beaucoup de belles fleurs des champs aurons-nous respirées, et ces lis de France dans la campagne humide, un peu souillés de boue, battus de la pluie et des vents. La femme est plus rude que l'homme, en province. A Paris, c'est le contraire : le paysan perd plus qu'il ne gagne à se décrasser de sa rusticité. La provinciale devient un peu dame de la Cour, la servante soubrette, la villageoise Fille d'Honneur de la Reine. Jeune veuve

qui ne doit compte de sa conduite à personne, vivant honnêtement d'un métier qui n'a rien à voir avec la prostitution, elle choisit avec discernement et discrétion ses hommes. Vous n'étiez pas sûr d'être son choix : hésitait ; mais vous l'avez fait rire, et la forteresse elle se rend. A partir du moment où, à Robinson avec elle, vous avez dit à la servante : « Oh ! Mademoiselle, je vous en prie, fermez ce placard ; cela fait un courant d'air avec la porte », Madame a dit oui dans son cœur. Et elle savait qu'elle n'aurait pas rang de maîtresse, qu'elle ne serait pas présentée aux amis de son amant, qu'elle serait aimée en cachette, pour passe-temps, et que cela ne durerait pas plus de quelques mois. (Et pourtant, une fois nippée, vous auriez pu l'emmener prendre le thé Place Vendôme.)

Blonde et d'aspect fragile, mais capable de subir les plus rudes assauts, avec un soupir et « Qu'est-ce que je prends ! » Mais elle a besoin d'être déniaisée : trop de scrupules, trop de romance, et la jalousie même. (Non, mais des fois : comme à Naples, comme à Séville ? Il faudrait avoir plus de tempérament, ma

blonde ; alors on aurait le droit d'être jalouse.) « La jalousie n'est plus de mode, mon petit, et si vous ne voulez pas supporter une rivale, — elle vous supporte bien, — et l'embrasser bien gentiment, tant pis pour vous, adieu. » Mais elle revient. J'ai réfléchi, dit-elle. Un nouveau pacte : Nous serons deux camarades de plaisir et nous changerons d'amies. Elle s'aperçoit que c'était ce que son cœur avait toujours désiré, et maintenant elle veut le bonheur de son amant et celui de sa rivale ; elle y contribue avec délice : « Ah, ce que je suis cocue, cette nuit ! »

Après des années on se retrouve. Tiens ! Et quelles nouvelles ? Remariée. Et fidèle ? Mais naturellement. Aussi, montée en grade ; quelque chose comme une bourgeoise ; — une dame, elle l'a toujours été. Fille d'Honneur de la Reine. (Elles devaient être ainsi, et de l'Ile-de-France aussi, celles qui ont aimé Ronsard et Jean de Lingendes.) Se revoir ? Oh, je comprends bien. Parce que vous me retrouvez. Pourquoi pas une seule fois, pendant toutes ces années ? Non, on ne peut pas, on ne doit pas se revoir. Une honnête femme

Et quand son nom (son prénom, plutôt) est prononcé, ceux qui ont été ses amants se lèvent et la bénissent.

XX. — Un jour, dans cette foule qui va au travail, qui va aux grands magasins, qui va danser, qui va regarder des combats de boxe ou ces lutteuses que j'ai vues à Rome en 1922 et qui m'ont donné, — pourquoi ? peut-être parce que l'idée de ce spectacle était allemande, nordique : l'excitation sexuelle dissimulée sous un prétexte de sport, ou peut-être d'esthétique ! — une si vive nostalgie de l'Allemagne, dans cette foule indifférente et discrète, j'ai été l'objet d'une manifestation. C'était en 1913, à un retour de Londres, peut-être au printemps. Du fiacre qui me portait chez moi avec mes valises, je vis, sur les degrés d'un bâtiment officiel, un groupe de jeunes gens qui se montraient quelque chose ou quelqu'un, gesticulaient, tendaient les poings. Ils avaient des cocardes, des papiers coloriés épinglés à leurs chapeaux. Il y eut un arrêt dans la circulation, et je regardai en souriant ce groupe animé

de jeunes Parisiens : des Londoniens n'auraient pas fait cela, donné ce spectacle de chahut, avec ces gestes amples et véhéments, ces attitudes héroïques, le bras tendu et le buste rejeté en arrière : Vengeance et Malédiction !... Comme répondant à mon sourire il y eut des cris, des sifflets, des huées, des cannes levées, et l'ébauche d'un mouvement pour descendre, traverser la chaussée dans ma direction. Et il me sembla entendre le mot « Alboche ». Là-dessus mon fiacre se remit en marche, et d'autres objets de mon Paris retrouvé occupèrent mon attention. Ce ne fut qu'une fois rentré chez moi que je repensai à cet incident et que je me l'expliquai. Ces conscrits parisiens m'avaient pris pour un Allemand et m'avaient déclaré la guerre. La direction suivie par mon fiacre était celle de la gare du Nord, pouvait être aussi celle de la gare de l'Est ; je portais un vêtement de voyage d'une étoffe visiblement étrangère ; j'avais un chapeau vert, — la couleur à la mode à Londres, aussi bien qu'en Allemagne, cette année-là... Tout s'expliquait. J'avais oublié que la germanophobie était à la mode en France, et qu'avant mon départ un

libraire parisien m'avait dit « qu'il n'y avait plus que le patriotisme qui se vendait ». Ainsi, sans le vouloir, j'avais mystifié ces jeunes gens. Non ! mais quels ballots ! quelle bande de... oui, de conscrits ! J'avais mystifié ainsi, mais pas tout à fait involontairement, quelques passants, à mon retour de Moscou, en 1898 : j'avais gardé, pendant le voyage et dans le trajet de la gare de l'Est à mon domicile, une casquette d'une forme caractéristique, achetée là-bas. Plusieurs personnes me saluèrent, et je répondis gravement ; j'avais seize ans ! La Russie était à la mode, en ce temps-là, en France...

Je me rappelle cette plus récente rentrée à Paris : ce beau jour tiède de 1913, un peu brumeux, et ces poings tendus... Je ne sais pourquoi j'ai plaisir à y songer. Peut-être est-ce parce que l'amusement que me donna cette manifestation d'une mode politique me fait bien sentir mon attachement à Paris, et combien ma vie est profondément enracinée dans Paris, tellement liée à ce qu'il y a de plus durable et de plus quotidien dans Paris qu'elle reste indifférente aux change-

ments passagers de la surface : plus parisienne que la mode de Paris.

Et maintenant laissez-moi regarder encore une fois l'album de Chas-Laborde et ses trois millions d'habitants, — et me perdre entre ces pages, dans cette foule...

VALERY LARBAUD.

POÈMES

On dit que la lune ronge les rochers.

MADRIGAL DU DIABLE ERMITE

*Lune inlassable, et tant et tant
de nuits et de siècles et d'ans
amoureuse tranquille as-tu
ému les rochers nus
mais chacune de tes caresses
faisait mal à ces durs amants.
Ils n'ont que grêlons à la face
ils peignent la mer de leurs dents.*

*J'ai bivouaqué toute ma vie
le long des îles de l'Amour
j'ai recuit mon cœur à son four
ses meurtres sont mes armoiries.
J'ai flairé d'un museau de chasse
la renommée et le savoir
j'ai couru les champs de l'espace
or, je crois cacher aux placards*

*mes rides en y cachant les glaces
mes yeux aveuglés par les arts
mon dos voûté, mes joues de glace.
Lune inlassable qui fend les pierres
je suis donc à votre merci
mais soyez-moi la Vierge Mère !
que me soient les autres Lumières
Jésus, Votre Fils et l'Esprit.*

AUTOMNE

*Cette année est de chiffre impair
Six reines en ce bocage errent
la pluie veut que l'on en sorte
ce n'était que feuilles mortes
au bout de sceptres rouillées
n'as-tu point pitié, vent jaloux,
des nus grelottant dessous
les robes que tu découds
après les avoir fouillées.*

*Et toi papesse en ta paroisse
ne sois plus de ta maison neuve
en turquoise et laide au pignon
gênée, gênée jusqu'à l'angoisse
quand tu pédales, couture veuve,
car le vent lui fait édredon.*

*Le vent dit qu'il faut en rabattre
des six reines il reste quatre !*

*girouette au-dessus des cloisons
deux martyres, deux hameçons
là où le bœuf et l'âne sont
girouette ! à tous les coups l'on perd
cette année est de chiffre impair.*

SOMMEIL

« *Au fond de l'air, au fond de la verdure,*
« *au fond d'une auto jaune serin*
« *le petit malade au fond de ses coussins.*
« *Les sept dormants ! les sept dormants*
« *ont dormi près de deux cents ans.*
« *Epiménide moins longtemps.*
« *Certain enfant de la Campine*
« *Cinquante-sept ans, d'après Pline.*
« *Si j'avais des rêves charmants*
« *Je voudrais mourir en dormant. »*

La dame qui rêvait tout haut
la dame a passé dans l'anneau
l'anneau des Niebelungue
pour rejoindre au-dessus de l'eau
Monsieur Prizon ! Monsieur Prizon
celui qui sait toutes les langues.
Attendez-moi dans la Sologne

*nous voyageons comme un pigeon
au-dessus des lacs d'eau de Cologne
on est las de ces agonies
on est pâmé comme un roseau
moi je porte dans mes houseaux
un message de ton amie.*

*Je me nomme Brancaléon
je vécus au temps d'Henri Quatre
Mon fort est par de là les monts
qu'on découpe l'Europe en quatre.*

Brancaléon ! Brancaléon !

*Avance en avances d'hoiries
je ressuscite le lion
qui centre au cœur mes armoiries.*

PAYSAGE

*Il y a des œufs d'autruches
au bord du fleuve pourpre
dans les roseaux
les manches du viaduc
ont déchiré dans les touffes
leurs insignes impériaux
Ces montagnes qui se cherchent
parlent bruyamment aux yeux
anarchistes elles protestent
contre les ordres de Dieu
Le lait du domaine m'attend
entre ses biseaux d'albâtre
on dirait entre deux Alpes
le nœud figé d'un torrent.*

CENSÉMENT TRADUIT DU BRETON

Un nouveau gwerz a été composé au bourg de Saint-Goazec en Léon. Un nouveau gwerz a été composé : c'est au sujet de la pauvre Jeanne Le Bolloch.

Au sujet de Jeanne Le Bolloch qui est morte en couches à Saint-Goazec de Léon.

Là il y avait une prairie d'avoine, une prairie d'avoine était là où l'herbe était bonne à couper.

Le comte Le Tregoat, sire de Saint-Goazec, sur cette prairie parlait à Jeanne.

Il lui parlait pour son malheur, son malheur à lui-même, comte et sire comme il était.

L'amour est doux comme le sucre pour attirer le monde. Jeanne Le Bolloch a risqué son paradis et le comte Le Tregoat de même.

Aujourd'hui Jeanne est sur le lit de la mort avec un enfant dans les bras :

« Pardonnez-moi, mon Seigneur Dieu, pardonnez-moi selon votre promesse.

— Jeanne Le Bolloch ! A toi nous pardonnons, car ton chapelet indulgencié, tu l'avais toujours dans ton tablier. Dans la poche de ton tablier il était, mais pour ce qui est de Tregoat, celui-là, Jeanne, ira en enfer.

— A Tregoat, pardonnez la même chose, dit Jeanne Le Bolloch, car il ne savait pas mal faire et plus coupable que lui je suis.

— S'il ne savait pas mal faire, c'est faute d'avoir écouté son recteur, lui fut-il répondu. Je suis l'ange, je suis l'ange, qui préside au pied du Seigneur. Ainsi soit-il !

MAX JACOB.

DANS LES ESPAGNES ARBITRAIRES

Le ciel est d'un bleu chocolat tant il est bleu.

La mer, nacre assombrie d'une sardine ; ses vagues crèvent de douceur, tuées par l'odeur des orangers.

Les villes sont bâties sur des cris, sur des rochers, sur des prières.

Comme les chevaux des corridas, le ventre crevé des maisons laisse échapper ses matelas, ses camisoles, ses visages. Tassées elles font leurs ordures ensemble l'une sur l'autre.

Le pont est un âne, les jambes écartées, qui pisse la rivière.

Les femmes y voient des amphores. Le boucher nettoie des tripes gonflées comme des lessives. Le vannier fait tremper ses roseaux.

On voit aussi de beaux quartiers avec des salons de coiffure et des vitrines de chaussures. Les maisons neuves sont moulées sur un mal de mer.

Tout en haut, dressés les châteaux, en deuils royaux

de Charles-Quint, et les églises immenses plus grandes que Dieu.

Il y a Séville, il y a Valence.

Tolède flotte sur un lac de soufre et de bitume. Une chiure d'ibis rose ensemença l'Afrique en Espagne. Les dattiers penchent leurs grands cous de chameaux sur les terrasses d'Alicante.

Il y a Madrid. Il y a Bilbao.

Les villes sont toutes en escalier. Tous les escaliers montent dans le Sacré Cœur de Jésus.

L'église a l'odeur mate de la mort.

Les chapelles, on dirait des carrosses. Pendu au mur un grand Christ a les pieds sales. On lui a fait des chemises dans celles d'Argentina la danseuse. Notre Dame des 7 douleurs a sept poignards réels entre les seins. Ah Madona tu portes du linge de putain ! Rosaria suspend en ex-voto son ventre guéri. Concepcion pour prier étend sous ses genoux son mouchoir tout moite encore de son amant. La quadrilla du curé avec ses diacres met Dieu à mort sur un autel de papier d'or.

Un coup de canon ! Il en sort le Saint Sacrement.

Don Basile l'archiprêtre promène l'ostensoir (On dit qu'il porte sous sa bure des pantalons roses de satin). En chape d'or, des curés, qu'enfument des barbes de huit jours, noirs des bûchers d'Inquisition. Il y a des officiers, des sacristains, des ministres.

Il y a des chevaux qui marchent dans des soutanes trop longues.

Il y a des grands d'Espagne ! Les grands d'Espagne, c'est tous des petits vieux comme chez Goya.

A sa fenêtre Pépita se signe devant la procession cachant son amant derrière elle, qui la presse d'amour. Sous le Saint Sacrement on jette des camélias, des roses et des bombes ; mais le gendarme est là qui protège Dieu !

Une fille fardée sur un fond de soutane, c'est le portrait de l'Espagne ; ou bien un pied bot, bossu comme une mandoline que caresse une catin nue.

Tous les escaliers descendent dans des quartiers d'amour. Au fond des ruelles, l'épouvante des plaisirs ! Les balcons, nacelles chargées de femmes, vous invitent à des voyages. Elles sont les hirondelles des amoureux messages, aux creux des murs, les madones en manteaux

noirs à qui fleurissent des roses de papier entre les doigts de pied !

Un frère mendiant fait baiser à des garces des petits os de Sainte Thérèse d'Avila.

Maisons blanches. Chambres noires. Les stores de bambou frissonnent comme des dos. Dominica pour séduire son séminariste l'attend nue dans un fauteuil de bois doré. Bouffie et rose on dirait une sucrerie. Les filles jouent du volet comme d'un éventail.

A sa lucarne, sous une voilette de fer forgé, Encarnation, deux prunelles noires, mouches tombées dans un visage pâle. Sa mèche bleue en point d'interrogation lui dessine l'air fatal d'une carte à jouer. Avant de tuer son amant, dit-on, elle a tracé de son couteau sur lui, comme sur un pain, le signe de la croix. En face la riche Dolorès plâtre ses noires tétines pour l'amour d'un toréador aux bas roses. Son nez crochu mange dans sa bouche trois chicots. Vieille duègne, ton toréador ressemble à Guignol le Père !

La jota retentit sur les mandores. Les castagnettes vous claquent sur le cœur leurs doigts durs de squelette.

Conchita frappe du pied l'estrade sonore. Sa bouche rouge est le centre de sa danse. Ses bras : elle en a sept comme une pieuvre. Ses yeux font trois fois le tour de son visage.

Anita, Adéla, Adélita...

Les hommes aussi sont beaux. A cinquante pesetas le muletier viole la plus laide Anglaise, mais pour son âne, c'est plus cher.

L'amour et le crime mêlent leurs jambes dans les cris du plaisir. Et la mort familière dans les ruelles se promène en espadrilles.

Soleil couchant, tauromachie. L'angelus qui sonne aux carmélites.

Des orchestres s'allument partout sur la ville. On couche dehors dans les fleurs, nu, et l'on tire sur soi tout un ciel d'étoiles. Par les nuits claires, le rossignol des jardins de Murcie va jusqu'au si bémol.

La lune est une orfèvrerie d'église d'argent poli, bossué, noirci. O lune douce et poreuse de nos climats !

Ça pue l'oranger à en mourir. Fêlure des musiques en mineur. Dans la nuit chaude les cuisses craquent comme des cigares. Oh ! guitare de mon cœur, tes cordes sautent !

RENÉ GUILLERÉ.

LÉDA

Et domusista erit in proverbium
universis transeuntibus.

Paralepomenon. I, 7, 21.

I

Les Thrône habitaient la petite place du Sénéchal, à l'extrémité d'un rectangle de maisons noires que flanquaient deux ailes très blanches.

Ils possédaient le rectangle, les ailes et encore tout le quartier d'alentour, alliés qu'ils étaient à tous les tisserands du monde.

Le salon juché au premier étage se ceignait d'un balcon de fer qu'enluminait une vigne couleur d'or et à quelques pas de leur porte, parmi les touffes de laurier-rose qui décoraient l'esplanade, une fontaine chantait.

Les légendes pélopiennes que couvaient leurs origines n'avaient pas peu contribué à établir leur prestige et les mariages entre germains ou issus de germains auxquels ils s'astreignaient pour canaliser leur fortune et rassembler leurs forces, leur suscitaient des

monstres qui, loin de les déshonorer, omme on le croirait, assuraient leur gloire. C'était un dogme propre à leur dynastie que la famille est un jardin où les vices, à huis clos, ont le droit de fermenter et fleurir, à la condition de n'en sortir jamais. Ainsi l'inceste y était-il une vertu et la moindre compromission avec les charmes étrangers une faiblesse qui brisait « l'anneau sacré » où devait circuler l'incommunicable volupté des Thrône. Sur cinq enfants par génération trois au moins étaient difformes, infirmes et mouraient jeunes ; les deux autres se partageaient une intelligence, une longévité, une vitalité extraordinaires ; parfois un seul détenait ces dons merveilleux, escorté d'un frère bossu, d'un autre aveugle et d'une sœur épileptique, telle une étoile au milieu de satellites éteints qui s'évanouissaient bientôt.

On racontait que l'étendue de leur fortune datait d'une faillite frauduleuse habilement conduite par la bisaïeule de Chrysostome, une Cuq, dont les dents crochetées avaient retenu assez longtemps sur le seuil les agents royaux pour permettre à ses complices de

déménager par une porte dérobée la maison entière de la cave aux combles. Toute jeune femme encore et si belle les yeux fermés, elle n'avait repris ses sens qu'une fois la maison vide et les créanciers avaient été payés avec le vent qu'on avait saisi. Le mari, Salem déjà passé en Amérique devenait trois mois plus tard le meilleur client de sa femme, sous le nom de laquelle reparaisait en montre le drap : aussi avait-on coutume de dire que les Thrône savent à propos avaler leur langue. Sur l'aïeule de Chrysostome, belle-fille de la Cuq, une Lamproie, on chuchotait que toute veuve qu'elle était et plus que sexagénaire, vingt mois après la mort de son époux et sans avoir convolé en de secondes justes noces, elle avait donné clandestinement le jour à deux naines jumelles, aussitôt séquestrées ; sans les connaître, on n'ignorait pas quel était leur père, oncle millionnaire qui ne les reconnut pas, mais les dora. Il est vrai qu'on ne savait pas non plus qu'elles fussent nées avant que l'une d'elles fût morte et que la seconde, idiote, mourut tard, pour continuer, insinuait-on, au vieil amant de sa défunte mère, son propre père, les

services que peut-être du vivant de celle-ci déjà se partageaient-elles auprès de lui toutes les deux. Le sang des Thrône originellement impur, l'était devenu davantage encore, mêlé à celui des Boidevesis, les marchands de clous. Combien d'ombres ancestrales plus terribles les unes que les autres erraient dans les ténèbres du grand Salon : à voix basse on se désignait parmi les portraits de famille celui d'un meurtrier de sa femme que le suicide seul avait préservé de la prison, peut-être de l'échafaud et les grand'mères de la ville les plus âgées rappelaient le brandon d'incendiaire dont leurs propres grand'mères avaient armé dans leur imagination d'enfants le bras d'un Thrône. De celui-là les deux fils jumeaux que la Boidevesis se vantait d'avoir portés onze mois (phénomène que cette famille regardait comme assez commun chez elle devant une ville éperdue de considération) avaient entretenu par économie durant plusieurs lustres la même maîtresse, avant de l'envoyer de connivence par économie encore mourir à l'hôpital. Eva elle-même n'avait-elle pas vu petite (et cela l'avait

émue plus que la fée des contes) une police gantée ramener toute nue un soir à la maison sa tante maternelle, demoiselle Sainte-Esquille, qui s'était échappée de la maison au cours d'une crise d'hystérie : — « Tante Clémentine est une vieille fille, lui avait-on répondu, comme elle s'inquiétait. Les vieilles filles sont sujettes à de ces transports. » Mais Eva ne remit jamais sous ses yeux le monstre qu'on avait dû suffoquer lentement, avec la complicité du médecin de la maison, un peu cousin, le docteur Pourpre, sous un matelas.

Cuq, Lamproie, Boidevesis, Pourpre, Sainte-Esquille, proches rameaux vigoureux de la même race pratiquaient le catholicisme de tout le monde, baptême, une communion officielle par vie, enterrement précédé de prêtres ; affectant, si on les soupçonnait d'avoir une religion secrète, la superstition les uns, moins de respect des lois humaines ceux-ci, plus d'inconséquence les troisièmes, pour se distinguer les uns des autres. Cependant chaque soir, quand la nuit tombait et que des 4 coins de la ville, du quartier et de la maison ils s'assemblaient tous en grand conseil autour

d'une seule bougie, piquée dans un chandelier à 7 branches, la province entière n'ignorait pas l'importance de cette heure pour elle-même et passait-on dans le voisinage, impressionné par le silence des Thrône, malgré soi on baissait le ton.

Il est curieux d'observer que les Thrône se distinguaient surtout par les femmes, brillantes, la plupart très corrompues, tandis que les mâles semblaient n'avoir pour fonction que de conserver dans l'obscurité le principe d'une vie engourdie, patiente, mais précieuse, susceptible d'éclair ; tous leurs corps de géants massifs se ressemblaient : leviers impersonnels, ils n'agissaient que sous l'impulsion d'une mère, d'une épouse, d'une sœur ou d'une fille.

La paresse de Chrysostome, le dernier chef de la race, lui avait mérité un sobriquet dont l'infamie tenace eût empêché d'oublier jamais qu'on l'avait un jour adolescent trouvé endormi dans les lieux d'aisances, si sa fille Eva n'eût toute petite, toute seule surpris avec assez de douleur dans les yeux des autres l'attitude congénitale de son père. Elle avait en effet

si bien électrisé l'énergie assoupie dans le cœur de Chrysostome qu'on ne l'appelait plus que l'Empereur. Ce n'était qu' « un Empereur du Drap » régional ; Eva et lui n'en composaient pas moins un alliage redouté.

Eva était brune ; ses cheveux drus et durs, naturellement frisés, retombaient en boucles de plomb sur un cou potelé d'une irréalité blancheur. L'air, non pas tout à fait bourru qu'on avait dit, elle nourrissait une colère sans cesse, contenue, sourde, calme, froide, anonyme, universelle, habituelle qui faisait tellement partie d'elle-même qu'elle équivalait à une parfaite égalité d'humeur ou à une simple sévérité ; insoupçonnée de ses familiers, si elle n'échappait pas aux passants, cette colère se maintenait à une telle hauteur sans perdre jamais rien de son étendue ni de sa violence qu'elle atteignait à de la majesté et revêtait comme d'un ornement terrible celle qui avait la force de la porter. Les arcs puissants des narines soufflaient sur le monde un feu subtil et mesuré à la journée qui empêchait qu'Eva parût dans l'emportement et la

tension tragique de son masque ne trahissait jamais aucune fatigue. Bien qu'on eût préféré un autre visage à une jeune fille, Eva ne cessait pas d'être aussi belle qu'une Ménade et séduisante, elle attirait d'autant plus que devant elle on tremblait. On eût dit qu'elle habitait un nimbe noir, chamarré de quelques stries de feu qui se déplaçait avec elle et dans lequel sa carnation ne paraissait que plus éburnée.

Quand Eva était rentrée du couvent à dix-sept ans : — « Tout va changer ici, avait-elle déclaré dès le seuil. » Elle trouvait humiliant pour Chrysostome qu'il eût consenti à exposer ses draps sur un banc de la Place Publique, les jours de foire, comme n'importe quel marchand, n'importe quelle marchandise : — « Nous, les Thrône. » Aussi fit-elle, si bien, écrivant tour à tour à toutes les assemblées, sans négliger de gagner en aparte d'abord leurs membres, que ce ne furent plus les Thrône qui se déplacèrent pour se rendre à la foire, mais la foire pour être à l'étroit sous les fenêtres des Thrône autour de la source aux Aiguesbelles. Et à peine Eva eut-elle, à force d'orgueil, rétabli les

Thrône au-dessus de tous les drapiers de Chaminadour qu'elle se mit à ne plus pouvoir souffrir qu'aucun d'eux fût encore trop près au-dessous d'elle.

Du haut de leur balcon doré, elle montrait à son père les deux marchands de drap, leurs concurrents, Mélusâtre et Debelut qui florissaient. Elle enrageait que nul mieux que Debelut ne sût « étaler » et « faire valoir » à la main comme sous vitre, quand sa femme était la seule « maîtresse de maison » à cent lieues à la ronde, aussi « ne m'endormirai-je plus », affirma-t-elle un jour, « qu'ils ne soient ruinés et tous les deux à notre service. Ah ! si mon grand-père Salem l'Américain pouvait nous voir à la merci de tels gens que votre seule négligence, mon père, nous a faits ! » (Eva désignait ainsi avec honneur son bisaïeul dont la femme avait créé leur fortune.) Elle avait parlé inspirée. Chrysostome flageola. Il savait bien qu'aucune des paroles de sa fille n'était vaine et qu'il venait d'entendre une déclaration de guerre.

Le lendemain, Eva organisait une vente au rabais qui déprécia l'étoffe la veille achetée très cher par

Debelut sur des marchés lointains ; ce fut à qui viendrait se pourvoir chez les Thrône et un système de prime à longue échéance, improvisé par Eva, fixait le client de passage.

Debelut, depuis dix ans, profitant de l'incurie de Chrysostome, approvisionnait tous les grands établissements de la province. Eva, à force de démarches, de pétitions, de rappels, de pots-de-vin, obtint qu'au nom de l'équité on rétablît les adjudications officielles. Seulement, dès que l'édit de la Préfecture qui les prescrivait eut paru, elle obligea son père à réunir dans leur chambre secrète tous les soumissionnaires possibles, excepté Debelut. Là, devant un Chrysostome éberlué, Eva les acheta jusqu'au dernier. Debelut, qu'il se laissât dès l'abord intimider par la coalition ou qu'il la bravât, sans débouché ou fournisseur à prix dérisoire, avant trois ans devait être ruiné. Il le fut.

Alors Eva lui fit savoir obliquement que, loin de lui vouloir du mal (ne prononçait-elle pas à tout venant son éloge ?) elle était disposée à lui confier l'étalage dans les magasins de son père. Le traitement qu'elle

offrait était royal, impérial ; Debelut accepta. Mais Eva n'était pas satisfaite : elle avait envié encore la propreté de l'intérieur de sa victime, chez qui l'on avait toujours vu M^{me} Debelut occupée à frotter de-ci de-là elle-même et jusqu'à genoux son parquet, bien qu'elle eût pu se faire servir ; aussi Eva dit-elle à Debelut, gentiment, comme à l'oreille une confidence et sa discrétion même ne devait par être inutile pour toucher le cœur qu'elle allait blesser :

— « Si M^{me} Debelut voulait consentir, nous aurions toutes les sortes d'égards pour elle ; vous logeriez ici l'un et l'autre avec votre fille et je doublerais vos appointements. »

— « ...Consentir à quoi ? »

— « A entrer chez ma mère comme femme de chambre. »

Eva savait que tout le monde est à vendre pourvu qu'on y mît le prix et certaine forme au marché. Debelut rougit. L'humiliation qu'il subissait depuis quelques jours ne l'avait pas préparé cependant à celle-là, nouvelle : où voulait-on le faire descendre ?

Mais il se souvint qu'un désir d'Eva était un ordre.

— « M^{me} Debelut viendra demain vous voir », murmura-t-il, croyant se délivrer.

M^{me} Debelut vint. On l'introduisit tout de suite dans la cuisine où Eva lui indiquait ce qu'elle aurait à faire chaque jour, comme si c'eût été convenu d'avance et le soir au salon, en présence de Sainte-Esquille, Pourpre, Cuq, Boidevesis, son père et son petit frère Eutrope, Eva proclamait sa dernière conquête.

Quand Eva eut ruiné les Debelut, elle jeta les yeux sur les Melusâtre. Autant les Debelut étaient de simples gens, autant les Melusâtre avaient de vanité ; il était plus facile aussi de les perdre.

Un soir, en plein conseil, Eva, s'adressant à son père, dit :

— « Les Melusâtre ont acheté leur cinquième cheval. Ils en ont désormais autant que nous. Ils n'achèteront pas le sixième. »

Melusâtre et sa femme dînaient bientôt chez les Thrône qui les recevaient modestement. On s'éton-

nait cependant de voir les Thrône recevoir quelqu'un et les Mélusâtre étaient flattés d'une exception qu'ils prenaient pour un honneur, bien que les faces, à peine éclairées, que leurs hôtes exposaient autour de la table tendue de blanc ne fussent pas rassurantes. A leur tour, ils pensaient avoir à dîner tous les Thrône, mais au dernier moment Eva fit savoir qu'elle viendrait seule. On l'éblouit dès l'entrée d'un service de homard tout frais, reçu par courrier spécial de la mer la plus voisine, très lointaine encore et Chaminadour n'avait jamais vu de fours aussi bigarrés que ceux qui encadraient la glace aux pralines qui était la première qu'eût jamais goûtée une Eva ironique, incommodée, si heureuse. Si Eva invitait les Mélusâtre à faire avec elle une promenade à pied autour de la ville, ils louaient une voiture le lendemain pour lui faire faire le tour du département et quand Eva parlait d'une série de toilettes dont elle avait arrêté le choix dans un magasin du faubourg Saint-Honoré (bien que ce fût en réalité une mercenaire sans art qui les confectionnât dans une arrière-boutique de Chaminadour, sous sa direc-

tion), M^{me} Mélusâtre, piquée au jeu, prenait le train de Paris et revenait en robe de Paquin. Tout le monde admirait cependant que M^{lle} Thrône fût devenue si coquette et la distinction du tailleur de la Melusâtre passait inaperçue. Sous prétexte de ne pas plier les siens au train de vie qu'elle s'imposait depuis peu, Eva décida un jour de faire construire une maison de campagne où elle donnerait ses fêtes, mais les Melusâtre impatientes de prévenir sa politesse, voulurent avoir leur villa tout de suite et achetèrent deux châteaux. C'est alors que les sentant à bout de souffle, Eva parla de renouveler son ameublement ; elle se procurait les catalogues des maisons les plus distinguées, convoquait trois antiquaires par jour, après avoir décidé de n'admettre dans son salon que des meubles historiques. Malheureusement, l'antiquaire le plus en vue de Chaminadour, qui se doublait d'un chiffonnier, ne put lui offrir que le fac-similé de la baignoire de Marat et la malle authentique de l'huissier Gouffé ; elle les refusa. Pour le reste de la maison, palissandre, ébène, citronnier, poirier la laissaient hésitante. Après

avoir employé deux mois à éliminer le poirier et l'ébène, on lui présenta un cabinet gravé au monogramme de Ninon de Lenclos qu'elle acheta cinq mille francs avec la certitude de le revendre, quand elle voudrait, dix mille. M^{me} Mélusâtre écumait. Enfin Eva entre le palissandre et le citronnier balançait toujours que la Mélusâtre, à qui elle avait suggéré ses préférences, opta pour le citronnier. Exécuté lentement sur commande, le mobilier précieux allait être livré qu'Eva prenait toujours les mesures de ses consoles, dont elle modifiait sans cesse la dimension et le dessin, si bien que son projet ne fut arrêté que le jour où Mélusâtre insolvable se vit mettre aux enchères.

Eva la première le sut et déclara solennellement la veille devant l'assemblée des siens :

— « Pilate, le notaire, achète sur mon ordre les meubles des Mélusâtre et que le palefrenier s'organise pour panser dès demain, non plus cinq chevaux, mais dix. »

L'Empereur du Drap frémissait d'angoisse devant sa fille.

Eva enfin eut-elle réussi à faire dire que les Thrône

avaient toujours eu chez eux assez d'or, d'intelligence et d'envie pour ruiner à leur profit le monde entier, elle ne songea plus qu'à reléguer davantage au fond de leur sombre demeure une sœur aînée aveugle et un frère bossu plus jeune qui vivaient depuis un quart de siècle dans une chambre basse ouverte sur la cour, où à cause des domestiques qui auraient pu les apercevoir ils n'avaient jamais eu le droit de se promener l'un et l'autre que le dimanche pendant les Vêpres.

En même temps elle commandait de peindre sur les murs du salon l'arbre généalogique de sa famille comme d'une dynastie princière. De là à se choisir des armes et à les fixer dans un écusson au-dessus de sa porte il n'y avait qu'un pas. Eva le franchit et l'on vit bientôt sur azur voguer un trône de feu soutenu par 2 ailes au milieu de la Place du Sénéchal. Ne fit-elle pas encore surmonter la Fontaine aux Aiguesbelles d'un Cygne en faux bronze ? Eva s'était dit : — « Si je désire de voir toujours de mes fenêtres au milieu de la Petite Place qui est plutôt la cour de notre maison cet oiseau déniché dans ma cave et que j'en fasse

don au Conseil Municipal, on me l'installera mieux que moi aux frais de la ville dont l'amour-propre sera flatté et j'aurai droit à quelque gratitude, en allumant des convoitises. »

De là, le surnom de Léda qu'on lui avait donné.

II

Cependant, son orgueil satisfait, Eva jeta les yeux sur elle-même et d'un seul regard s'aperçut que, si elle avait approché son pouvoir de celui de Dieu, elle n'était plus jeune.

L'image de tante Clémentine vint la visiter.

Voilà qu'elle était elle aussi une de ces vieilles filles dont on lui avait dit qu'elles étaient sujettes à de singuliers transports.

Elle se considérait sous cet aspect avec une sorte de curiosité et de stupeur.

Eutrope était en pension chez les Jésuites de Z. Eloigné presque toute l'année de Chaminadour, il n'avait conservé de relations qu'avec Sidoine Melusâtre.

Pâques approchait et c'était la coutume à Chaminadour d'inviter ce jour-là un jeune homme, Eutrope

supplia sa sœur Eva que ce fût Sidoine qu'elle reçût. Bien que les Thrône seuls n'eussent jamais obéi à une tradition si contraire à leurs goûts et qu'Eva sentît le danger d'admettre quelqu'un d'étranger et peut-être d'ennemi sous le toit fabuleux où un peuple entier croyait qu'on lui cachait tant de choses, quand rien ne s'y cachait de si étrange que ses rêves ; parce que cependant elle avait créé un précédent déjà en faveur des Mélusâtre pour les perdre, elle consentit, mais à peine cet adolescent eut-il paru devant elle qu'Eva sentit son propre front se charger de pesanteurs inconnues qui eussent pu être celles de nuages, la cornée de ses yeux durcie, devenir opaque et un monde prestigieux se substituer à celui qu'elle avait toujours vu. Elle ne reconnaissait rien. Le goûter modeste qu'à son hôte d'une heure elle servait prenait peu à peu sous ses doigts les proportions d'un festin de Sardanapale, tandis qu'une invisible main traçait pour elle seule sur un mur lézardé une menace divine. De son côté, Sidoine voyait comme dans un rêve, autour de lui danser les meubles qu'on avait installés chez lui le

jour même où sa mère avait commencé de s'assombrir, aussi malgré la fête qu'elle lui donnait, accompagnait-il tous les gestes d'Eva d'une haine sourde.

Eva, que désormais avec le peuple de Chamina-dour nous appellerons « Léda », à cause du Cygne, vit s'éloigner Sidoine, sans savoir encore que c'était devant lui qu'elle s'était pour la première fois émue devant un homme. Ce trouble était si nouveau, si musical, si plein d'énigme pour elle qui n'avait été accessible jamais à la beauté qu'elle se demandait à quoi l'attribuer, mais dès qu'elle fut seule dans sa chambre, à ses yeux un adolescent imaginaire se présenta, orné de tous les charmes les plus dangereux du ciel et de la terre ; elle s'attachait à lui et il ne la quitta plus, étonnée ; aussi à la tombée de la nuit se rendit-elle vaincue, le front bas, au Salon et devant l'Arbre généalogique elle remit solennellement le soin de la maison à son père, en le priant de lui accorder congé.

Comment rejoindre Sidoine en effet dans cette lumière et le silence où il lui était apparu si loin d'elle-même comme en elle-même, au centre d'un cœur

enchanté ? Etendue dans une cellule fermée, dont elle portait la clé sur ce cœur horizontal, face au plafond blanc, ses deux bras bien rangés, serviteurs inutiles, de chaque côté d'elle, Lédà s'abandonnait désespérée à son désir. Il lui semblait qu'à force d'immobilité attentive, elle reverrait bien, malgré lui, Sidoine ou qu'au moins mourrait-elle de son effort. Pratique, elle n'imaginait pas de mort plus douce, puisqu'elle n'approcherait jamais le bien-aimé plus réellement qu'en rêve, mais elle se devait de soutenir de tout le recueillement dont elle était capable l'hallucination mortelle qu'elle attendait pour lui faire atteindre la splendeur dans le plus grand calme.

Peu à peu l'univers qui s'était glissé entre elle et les choses acquit une telle densité qu'il pesait sur ses membres comme un monde de pierreries. Des arbres plus grands et d'une autre espèce que ceux qu'on voit sur la Terre développaient au-dessus de son front leurs replis immobiles et balançaient au loin la dentelle drue et légère de leur ombre. Tout près de ses pieds sourdait une eau parfumée et des animaux d'apo-

calypse dont le souffle brûlant, s'il passait sur ses mains ou sur sa face, l'éveillait à demi, rôdaient autour de son corps. Léda savait cette « forêt » merveilleuse où elle venait d'entrer éternelle et qu'avec elle Sidoine y était pour toujours enfermé. Seulement il lui fallait l'y chercher. Si elle était sûre de le trouver, comme elle avait réduit les Debelut en servitude et comme elle avait dormi nécessairement dans le lit déjà des Mélusâtre, voilà qu'elle restituait à Sidoine ce qu'elle lui avait pris et que c'était à lui qu'elle enchaînait les Debelut et le reste de ses conquêtes, puisque tout Chaminadour était à sa merci et qu'elle-même était à la merci de Sidoine. Cependant de minute en minute passaient sous les ramures des groupes qu'elle ne reconnaissait pas : son aïeule entre deux jumelles idiotes, suspendues toutes les trois à la robe argentée du même barbon, un grand-oncle décoré d'un couteau sanglant et un autre d'une torche flambante, une seule concubine aux bras de deux frères Thrône, son grand-père tenant par la taille bonne mère Sainte-Esquille, Chrysostome contant fleurette à une silhouette

qui ressemblait à la sienne propre ; enfin toute nue, tante Clémentine traversait le paysage et intimidait sa recherche. Mais Lédà fixait si avide un seul point de l'espace, quand minuit approchait, qu'elle y découvrirait peu à peu une forme subtile, immatérielle dont le dessin se précisait lentement pour perdre peu à peu de son inconsistance et prendre du poids, de l'épaisseur. La courbe du flanc, sensible la première au toucher dans les ténèbres, au regard se montrait bientôt comme l'image d'une tour de nacre. Enfin l'un après l'autre, Lédà retrouvait distribués dans l'espace tous les membres de son idole et l'ébauche aperçue palpitait une minute, comme le premier homme, au souffle créateur de Dieu ; seulement cette vision, si Lédà pouvait la toucher, elle ne pouvait plus la retoucher ; si elle en approchait les doigts, elle ne « la » détruisait plus ; c'était un être réel qui avait surgi ; qui ne s'évanouissait pas ; qui s'imposait. Lédà en disposait les mains, elle disposait la tête sur la mousse du tertre, sur ses genoux ou contre son épaule. Elle disposait des mains, des mains de Sidoine, elle disposait de sa

tête abandonnée. Le galbe de la poitrine, les moindres accidents, une aspérité, un repli familier de la peau, quelque nævus, la permanence, au-dessous du sein, d'une ecchymose pareille à une goutte tremblante de sang, la couleur et les nuances selon l'heure et la place régulièrement variables de la chair semée d'obscurités blondes, un recoin velu fidèle au même endroit de sa pensée, accusaient l'identité de l'objet d'amour que Léda regardait dans la solitude, où le gardait d'elle l'unique jalousie d'un rosier crucifié dont la tige gracile s'enroulait aux jambes de l'adolescent, fleurissait rouge près du ventre, étendant sur la poitrine jusqu'aux épaules et, à la paume des mains, deux branches harmonieuses, lourdes chacune d'une baie. Le corps de première grandeur alliait en les mesurant l'une à l'autre la force et la grâce, qu'il apparût sous les dimensions les plus réduites, les plus vastes ou les plus normales. Il arrivait en effet à Léda de porter Sidoine et toute « la forêt » qui le revêtait sur sa main droite comme dans une petite boîte de verre et puis d'être elle-même, cheminant à l'année sur la face du bien-

aimé ou éperdue, perdue dans l'une de ses mains, parfois assise une heure au pied d'un de ses cheveux, poupée de la grandeur d'un ciron, enveloppée du ciel, comme d'une larme. La mise au point de sa vision était le grand souci de Léda, à qui en échappait l'objet, qu'il fût trop grand pour elle ou trop petit, bien que la volupté qu'elle éprouvait pour des raisons opposées demeurât la même. La mollesse des cheveux clairs était corrigée par le teint sombre du visage à la peau ample et drue qui rappelait aussi bien que celui des mains la figue séchée au soleil çà et là cendrée avec des reflets chatoyants de cuivre ou de lave incandescente autour des yeux bleu de roi cachés à demi sous leur housse d'or. Chaque profil affectait une gravité pensive et noire, la face au contraire épanouie comme au sommet d'une monstrance, bouche lippue, colorée, sanguine, le front de la pâleur du fer dans le feu aux quatre angles droits des mystiques, brûlait, tison dont Léda éprouvait à dix pas la chaleur. Quand cependant suscité par la violence de la contemplation, amené à une taille normale et réduit à une

personnalité définie, cet être idéal menaça d'ouvrir les yeux sur Lédà et de la surprendre penchée si indiscretement sur lui ; ce fut elle qui parvenue au comble de l'allégresse et aux abords mêmes de la folie, s'éveilla et le même soir, elle venait comparaître devant Thrône, Cuq, Sainte-Esquille, Pourpre assemblés autour d'une seule bougie, comme en dehors de l'éternité, dans le temps.

Même si elle n'eût pas changé, ce petit monde eût tremblé de révérence à son aspect. Tellement maigrie, épuisée, Lédà les vit se lever ensemble et courir au-devant d'elle du même pas, pour la soutenir.

D'un geste, elle les avait écartés :

— « Me voici guérie, père. Les clés, je vous prie. Demain je reprends mon service. »

Personne ne protesta.

Le lendemain, Lédà était debout comme autrefois la première. Seulement dépaysée, elle reprochait au monde où elle se déplaçait, comme un revenant, son odeur, sa couleur étrangères et son propre goût qu'elle savourait lui semblait inhabituel, saumâtre. Elle fut

néanmoins toute la journée plus sévère au gain et tirant de toutes ses forces et parfois avec un regain de forces, pour en donner le moins possible, sur son drap, sans cesser de faire payer le plus cher qu'elle pouvait le peu qu'elle en abandonnait au reste du monde nu. On se demanda un moment quel aiguillon la piquait : tantôt le désordre qu'elle avait trouvé après une si courte absence l'irritait et tantôt elle s'irritait que le désordre n'eût pas été plus grand pour rendre sa présence indispensable. On remarqua qu'elle cherchait surtout noise à Debelut. Enfin elle le chassa avant le soir orgueilleusement.

Après dîner, elle reprit sa place au salon et tout à coup :

— « Père, dit-elle, avez-vous « regardé » ce petit Melusâtre qu'Eutrope un jeudi nous a conduit. Je l'ai mandé pour l'employer. Nous le lui devons bien.

— « A la place de Debelut ?

— « Sans doute.

— « Il est trop jeune.

— « On n'est jamais trop jeune.

— « Il manquera d'autorité.

— « Je lui prêterai la mienne. »

Léda la journée du lendemain fut très calme, aussi précise, aussi exacte dans l'accomplissement de ce qu'elle faisait ; seulement plus légère qu'autrefois, un peu aérienne et quand Sidoine entra le soir, on eût pu voir derrière la glace de la caisse s'illuminer d'une pâleur surnaturelle le visage de « quelqu'un ».

Léda avait senti une seconde « la forêt » merveilleuse se reformer autour d'elle, se refermer sur elle et sur Sidoine, en rejetant le reste du monde à part, mais elle s'était ressaisie aussitôt comme dans un sursaut d'énergie féroce on se défend de la mort, pour rompre ce charme :

— « Je vous propose, jeune homme... » dit-elle.

Les trois premiers mots avaient été prononcés dans le magasin, mais les deux autres déjà dans « la forêt », aussi s'accompagnaient-ils d'une intonation, comme d'une symphonie de murmures, étrange. L'inflexion donnée à « jeune homme » qui résonna dans un autre monde, avait surpris l'atmosphère, éveillant à l'entour

des échos troublants, mais déjà le plus naturellement Léda poursuivait :

— « Une situation inespérée. L'amitié que nos deux familles se sont témoignée, celle particulière d'Eutrope, mon frère, pour vous m'ont engagé à vous l'offrir. J'ajoute que vous êtes sympathique à mon père. Voulez-vous entrer comme « premier » dès demain ici, après avoir consulté les vôtres ? »

En même temps elle offrait au seul Sidoine le traitement des deux Debelut.

— « Mais, mademoiselle, je suis attaché depuis un an à l'atelier de mon oncle, l'architecte, où l'on m'initie au dessin. Il n'y a aucun rapport entre ce que je veux être et ce que vous voulez que je sois. »

L'argument eût équivalu pour n'importe qui à une impossibilité morale. Léda n'en avait jamais admis chez elle ni chez personne.

— « Sans doute, reprit-elle, mais n'êtes-vous pas préparé, que dis-je ? destiné par toute votre enfance écoulée dans une maison de drap à entrer ici ? Une formation pareille, lente, profonde, rien ne la remplace ;

pas même une vocation et c'est dans les veines de nos pères que nous faisons notre vrai apprentissage. Vous n'avez eu le temps jusque-là que de désapprendre un peu le métier des Mélusâtre, pour ne rien savoir encore en architecture... »

Ici elle s'arrêta. « La forêt » merveilleuse venait de se reformer invincible autour d'elle et de lui dérober cette fois totalement l'Univers, si bien qu'elle se trouvait perdue tout d'un coup sans aucun point de contact ni de comparaison avec les hommes ; les employés, son père, Sidoine stupides la considéraient comme de l'autre côté du ravin, toute seule dans son rêve : le corps admirable, incorruptible, éternel gisait devant elle en vérité, adossé à un rocher de diamant, dans une lumière éblouissante qui rejaillissait sur ses mains, aux yeux mêmes des autres.

A peine cependant avait-elle cédé à l'éclat de sa vision que l'égantier qui lui cachait l'adolescent épaissit et élargit ses branches pour lui permettre de murmurer, comme en souvenir :

— « M^{me} Mélusâtre sera si heureuse... tradition

de famille. D'ailleurs, vous savez qu'Eutrope vous « adore ».

Ce mot « adorer », encore plus excessif, sur des lèvres habituellement si discrètes, choqua.

Un moment, le visage entré dans une obscurité rare, Lédà allongea avec une décision hâtive d'automate et l'in vraisemblance d'un fantôme, le bras dans la direction de Sidoine pour écarter quelque chose comme l'ombre d'un églantier qui le lui eût caché.

Alors Chrysostome qui était debout, appuyé au dossier de la chaise de sa fille, laissa de l'inquiétude percer, tandis que Sidoine rangeait son vêtement et reculait timide son siège.

— « Rien n'empêchera, terminait-elle, aussi imperturbable que si rien ne s'était passé, Eutrope de vous associer plus tard à lui. » Le mouvement de recul de Sidoine avait brusquement rompu le charme et peu à peu « la forêt » disloquée, se dispersait, distribuant logique dans l'espace ses éléments épars, comme un décor d'opéra.

Le rocher de diamant s'effaçait le dernier.

Sidoine vêtu, assis sur une chaise paillée un peu loin d'elle, répondit :

— « Je vais consulter mon père. »

Tout le temps que Sidoine rapporta les propositions des Thrône, son père fut perplexe, mais quand Sidoine eut dit ce qu'il avait remarqué d'halluciné, dans le regard, le visage, la voix, le geste de Léda, se souvenant des « légendes » effroyables qui enveloppaient les origines des Thrône, Mélusâtre refusa. M^{me} Mélusâtre au contraire plus avisée n'eût pas voulu se priver gratuitement de savoir ce qui se passait dans l'intimité des Thrône et ne pas assister, de l'intérieur, à une crise dont elle croyait deviner, à travers les propos de son fils, les symptômes comme ceux de la déchéance de son ennemi et le signe de sa propre vengeance. Aventurière orgueilleuse et âpre, peut-être même avait-elle tout de suite espéré jouer quelque rôle dans ce dernier acte et y reprendre l'avantage ? aussi malgré lui eut-elle vite fait d'incliner la volonté de son mari qui le lendemain passa remercier Léda et fixer au lundi suivant l'entrée en fonction de Sidoine.

Comme Sidoine approchait, Léda, assise entre son aïeule flanquée de deux idiots et tante Clémentine toute nue, était dans « la forêt ». Une femme incertaine, certainement incestueuse aux bras de deux frères Thrône se promenait dans une allée d'yeuses au fond du magasin de drap. Sidoine ne déranger pas « ce monde » habitué à le voir et à l'escorter. Cependant, sous l'yeuse qui tapissait le fond du magasin passèrent deux oncles farouches, l'un armé d'un couteau, l'autre de flammes. Il y avait aussi derrière Léda une figure qu'elle ne pouvait voir qui répétait toujours à son oreille les mêmes paroles, à voix basse :

— « Poison, du poison. Empoisonne. Empoisonne-le. Tu l'empoisonneras. »

Léda savait que cette ombre-ci en voulait à son frère Eutrope. Chrysostome son père avait de même dans « le rêve » de Léda son démon ; d'autres en voulaient à la vie de chaque vieillard assis dans le Salon comme des Anges de Jugement, prêts à blâmer ce qu'elle allait peut-être ne pas pouvoir s'empêcher

d'entreprendre. Le monde qui était gênait « l'autre monde » qui voulait se faire sa place.

Enfin, Léda enjamba quelques lianes, faillit tomber dans le ruisseau, déranger la source, pour, descendant de l'estrade, de la caisse où elle était assise, énumérer plus près de Sidoine les occupations qui seraient les siennes chaque jour.

Debelut avait accepté de rentrer le matin comme « second » sous les ordres de Sidoine.

Longtemps la présence de Sidoine conjura l'influence atroce de l'être idéal et dangereux, plus réel que lui-même, — seulement fantastique sans doute par comparaison avec « ce monde » à cause de leur différence, — que Léda recluse était parvenue à « voir » le dixième jour au péril de sa raison.

Il arrivait cependant qu'elle se trouvât faible devant les autres et le sentiment de cette faiblesse la précipitait dans la fureur de sa force ou le désespoir, dès qu'elle était seule. Au milieu de la conversation la plus banale, la plus étrangère à son amour, sans motif apparent, elle tremblait, rougissait, pâlissait, se

troublait ; elle allait tomber, dès qu'un visage imprévu lui apparaissait, sans qu'elle eût eu le temps de l'acclimater en elle-même, de s'accorder à lui ou de l'accommoder à elle ; imperceptiblement pour lui échapper, comme si elle eût craint de ne pouvoir tromper sa curiosité, elle se trouvait mal. Il lui était devenu impossible de sortir en ville ; tout ce qu'elle y voyait, tout ce qu'on y pensait de tout le reste et d'elle entraînait en contradiction avec son amour. A l'église, elle étouffait, comme si une griffe ou des ailes l'eussent prise à la gorge et si elle traversait la place, il lui semblait qu'elle n'avancât pas d'un pas tous les siècles, qu'on la regardait passer dans sa solitude et qu'on allait la voir tomber, embarrassée dans « la forêt » lourde, invisible et inaliénable qui se déplaçait avec elle ou qu'après elle elle traînait dans son manteau.

Léda préparait les tisanes le soir, pour qu'aucun domestique n'entrât dans le salon. Eutrope s'alançait la veille de partir en Allemagne où il mourut. Cette mort soudaine mina grand'mère Boidevesis et mère Sainte-Esquille que les bouillons de Léda achevèrent.

Une parole suffit pour décourager Cuq et Pourpre qui s'abstinrent de revenir au Conseil. Ainsi, comme si elle eût dissous de sa propre autorité le tribunal devant lequel elle avait craint de comparaître, — Léda se trouva seule un jour dans sa vaste maison entre son père Chrysostome et son grand-père mithridatés.

Une sœur aveugle et un frère bossu, qui n'avaient jamais été déclarés ni baptisés, ne comptaient pas.

Certain après-midi d'inventaire cependant, alors qu'elle s'était promis de ne rien laisser paraître, avant d'avoir fait le vide autour d'elle, de peur que Sidoine fût gêné par un seul témoin pour accepter son amour, voilà que Léda, surprise de se trouver seule avec lui dans le sous-sol, prononçait les paroles interdites :

— « Ce que j'ai fait depuis que je suis, mal et bien, le mal que je vous ai fait, le bien que je vous ai pris, ce n'était, Sidoine, que pour vous les rendre ce soir. Mon frère est mort. Père et grand-père vont mourir. De Thrône il n'y a plus que moi et vous m'êtes cher. Il n'y a plus de Thrône que vous. Moi-même, je n'existe plus que pour mourir de joie... »

Léda se tut un moment :

— « ...De la joie de toucher ton visage. »

Et déjà Léda écartait de la main l'ombre des roses qui lui cachaient le corps de Sidoine ; ses traits s'altéraient ; depuis qu'elle avait commencé de parler, elle était dans « la forêt » ; la source jaillissait mystérieuse ; des oiseaux inconnus dialoguaient sur des branches impossibles autour de son front. Mais le corps admirable et dangereux qu'elle avait cru approcher venait de s'effacer pour toujours, en même temps que le visage qu'elle n'avait jamais pensé voir de si près avait pris une expression farouche de haine.

L'oncle qui était armé d'un poignard et celui qui brandissait une flamme, une fois encore passèrent sous le berceau d'yeuses lointaines ; la Lamproie et ses idiots, les deux Thrône et leur maîtresse incestueuse, Tante Clémentine toute nue riaient aux éclats dans les quatre coins du bois.

Chrysostome et le grand-père entraient à point nommé pour disperser les ombres :

— « Eva, ma fille, Eva, qu'as-tu fait ? disait le père.

— « Ne t'effraie pas, Eva, ma petite. Tu te vas reposer. Ça passera. Le sang. C'est « le sang », lui disait son grand-père.

— « Le sang des Thrône, murmurait Cuq reparu et le docteur Pourpre suivait, tirant après lui son matelas.

De « second » qu'il était devenu, Debelut reprit l'emploi de premier. Chrysostome lui abandonnait la moitié des bénéfices d'une maison qui ne l'intéressait plus. De femme de chambre, M^{me} Debelut s'intitula caissière-comptable et s'assit le jour même au bureau du magasin dans le fauteuil de Léda.

Léda ne sortait plus de sa chambre.

Elle y était couchée au milieu de « sa forêt » séchée entre son père Chrysostome et grand-père Thrône, établis l'un au pied, l'autre à la tête du lit, comme deux Archanges de « Paradis Perdu ».

De temps en temps, elle rejetait ses draps, elle déchirait sa chemise et se trouvait nue entre Chrysostome et Thrône qui, le visage déchiré par les ongles de leur fille, la portaient l'un par la tête, l'autre par les jambes dans une baignoire glacée où elle entrait

en ébullition. Léda croyait qu'ils étaient les deux bêtes de l'Apocalypse de « la forêt » qui éternellement se moquaient d'elle et à heure fixe la précipitaient dans la mare en laquelle s'était changée la source mystérieuse.

Un jour, après le bain, Chrysostome entendit grand-père Thrône lui dire :

« — Je vais te révéler un secret : Léda n'est pas ta fille ; elle est la mienne, bel et bien de mes œuvres. Quand tu étais jeune, comme tu étais trop paresseux pour faire des enfants à ta femme, je m'en étais chargé. Mais si Léda n'est que ta sœur, tu peux bien être son Sidoine et peut-être nous la guérir. »

Chrysostome ouvrait de grands yeux.

Le lendemain, au petit jour, on le trouva pendu sous les combles.

M^{me} Mélusâtre scandalisée trouvait le récit que faisait Sidoine aussi déplacé que sa conduite à l'égard d'une femme.

Elle pensait : — « L'imbécile ! »

Mais quand elle vit Mélusâtre ému approuver son fils, elle rangea sa pensée :

— « Une si belle fortune dont elle aurait pu être la mère et puisque dans deux ans elles auraient le même âge, Lédà était-elle si vieille ? »

Exhorté par sa femme le soir avant de dormir, Mélusâtre reconnut que Sidoine avait passé à côté de la fortune :

— « Dans un sous-sol avec si peu de complaisance et un peu d'habileté. S'il ne voulait pas le faire pour lui, sans le leur dire, il eût pu le faire pour son père et pour sa mère qui étaient ruinés. »

La Mélusâtre insistait. Le père convint : — « L'imbécile ! »

Chrysostome enseveli, grand-père Thrône qui n'était pas sorti depuis dix ans fit chercher son vêtement de cérémonie à panneaux verts de « l'Ancien Testament », prit sous son bras le large chapeau noir d'Eutrope, qui lui était trop petit, et les gants de défunt Chrysostome, n'en ayant jamais acheté pour lui-même.

La Mélusâtre, qui était seule, à cette heure-là, le reçut :

— « Vous savez, dit-il, qu'elle souffre toujours,

la petite. Vous habiteriez la maison et Sidoine serait le maître. »

Le jour du contrat, Mélusâtre n'accepta qu'une donation totale, en bonne et due forme, de tous les biens des Thrône.

Il l'obtint. Et tous les trois, Sidoine, son père et sa mère s'installèrent sans plus tarder Place du Sénéchal, ce qui n'était un peu que rentrer dans leurs meubles, au grand scandale des Cuq déshérités.

Un adjoint au maire maria Léda *in extremis* à domicile, mais quand Sidoine en conscience voulut consommer le mariage, elle le prit pour Chrysostome et ne songea qu'à l'étrangler.

Grand-père Thrône en mourut de dépit et la nuit même de sa mort, Léda fut trouvée toute nue enlacée au Cygne de faux bronze qu'on avait hissé sur la fontaine aux Aiguesbelles. Une police gantée la cueillit et le docteur Pourpre officieux la recueillit chez lui pour l'étouffer lentement, clandestinement, bientôt le même soir comme Tante Clémentine sous le même matelas.

La sœur aveugle et le frère bossu de Lédà n'en sont pas fâchés qui peuvent maintenant sortir en ville pour mendier.

Derrière leur vigne d'or, les Mélusâtre sont tristes.

MARCEL JOUHANDEAU

AQUARIUM

L'eau dans les vasques, on ne la distinguait que là où elle était un peu basse. Alors, en regardant de bas en haut, on voyait à la surface comme dans un miroir se refléter le fond, ses cailloux, ses coquillages, les algues, les poissons endormis. A l'endroit aussi où l'eau fraîche jaillit en un mince filet, la liquidité de la vasque se laissait surprendre, dans une irisation de bulles brillantes et gazeuses. Partout ailleurs elle restait invisible ; on oubliait que ce fût de l'eau. Les poissons tournaient, pareils aux minuscules aéronefs dans les vitrines des foires ; des anguilles flottaient comme des oriflammes, comme des banderoles et les méduses, à mi-hauteur immobiles, étaient les petits parachutes lancés par un aviateur en danger.

Un rythme qui avait quelque chose d'éperdu et d'artificiel, — un vrai jeu de volant agitait ces petites vies. A peine avaient-ils touché le fond que les poissons rebondissaient comme des balles élastiques et remontaient à

une vitesse si vertigineuse que, parfois, par inadvertance, leurs nageoires ou leur queue déchiraient le voile de la surface. Brusquement alors toute la masse de l'eau était secouée d'éclairs d'argent et l'on voyait s'enfoncer en oscillant de gros blocs de lumière pareils à des lingots d'étain.

A ces instants, des souvenirs de profondeurs sous-marines surgissant d'une vieille lecture des South Seas, ou de plus loin encore du fond des ruines d'une lecture de Vingt mille lieues sous les mers, se répandaient sur ces paysages aquatiques en miniature ornés de récifs de corail, de rochers d'éponges, de plumes roses et frisées. Des étoiles jaunâtres se collaient aux vitres des vasques, exactement comme aux hublots de la cabine du capitaine Nemo. Mais les poissons, pour la plupart, ne gaspillaient pas leur temps à ces jeux, ni à fournir des suggestions d'ensemble ; ils cherchaient adroitement à concentrer sur eux l'attention des visiteurs, par une attitude obstinément inviteuse.

L'un d'eux, d'un vert cuivré, un autre à raies orange, frangé de vif azur tournaient en rond, se sur-

veillant du coin de l'œil comme des mannequins. Noirâtre, pourvu d'un nez énorme, un troisième se campait de profil derrière le vitrage, immobile pour mieux se laisser contempler ; et le plus terrible, c'était l'humanité de sa tête ridée. Quelques retouches au crayon avaient suffi à la nature pour changer en tête de poisson la tête d'une vieille fille.

Ennuyée, alanguie, une tanche ocellée de vert somnolait du matin au soir, à demi cachée parmi les pierres. Mais un énorme crabe dont on avait lié les pinces avec un fil de fer pour l'empêcher de mordre, se glissant de guingois vers elle la chatouillait tout doucement. Lui filant entre les griffes, la toute-patiente se réfugiait d'un trait loin de lui. Et le gros crabe à ses trousses. Quand il arrivait, elle était déjà rendormie ; il la chatouillait encore. Nouveau réveil en sursaut, nouvelle fuite ; la tanche regagnait sa grotte primitive. Ainsi de suite à l'infini. Ces divertissements puérils se répétaient dans le troupeau des bernards-l'ermite, pareils à un tas de châtaignes mouvantes dans leurs bogues hérissées. Quelques petits poissons, taquins et bossus,

s'amusaient à passer en bande à travers les ermites et à les renverser par paquets de trois ou quatre.

Et tandis que parmi les arborescences du fond, parmi les mousses et les verreries de Murano, le temps coulait en comédies de ce genre, dans la clarté des eaux supérieures des centaines de petits poissons diaphanes aux grands yeux d'or s'ébattaient comme un essaim d'anges au-dessus de la crèche. Corps de ballet discipliné, sur les pointes de leurs nageoires, ils se précipitaient des lointains enchantés jusqu'au bord de la rampe, puis sur une pirouette regagnaient en courant leur place. De grands tubes de verre immergés formaient dans un coin un port plus tranquille et translucide, où des embryons de méduses à peine coagulés se profilaient, gouttes d'essence d'anis, au milieu d'un brouillard bleuâtre. Des disques roses se balançaient entre deux eaux : rien en eux n'indiquait la vie si ce n'est tout autour, sur l'extrême bord, une ondulation, un friselis d'argent, comme on en voit à l'eau quand elle frémit imperceptiblement autour d'un grain de sel qui se dissout. Un avorton visqueux en forme d'éléphant, mais sans pieds, digérait un

petit poisson noir. Le travail de cette putréfaction qui s'achevait dans un ventricule transparent comme une vitrine, le tenait ancré au fond de la vasque.

En général cependant le spectacle serait resté un peu monotone si les murènes n'y avaient apporté une note d'horreur. Leur piscine avait un air de cage, et il fallait les y voir tourner en rond, petits fauves élégants et furieux. Redi a beau dire ; un coup d'œil suffisait pour ne plus jurer que par Oppien et Manuel File qui ont bien illustré en hexamètres les amours et les conjonctions des murènes avec les Vipères et autres serpents. Elles s'enlaçaient et se dénouaient interminablement par paquets de cinq ou de six : rapides comme l'éclair, gluantes, formidables, comme des êtres d'un même sexe qui se recherchent pour une étreinte stérile et qui ne se séparent que pour s'accoler aussitôt, plus lubriques à mesure que plus déçues. Vrai boa constrictor, l'une d'elles, à l'écart, toute noire au lieu d'être fauve, fouettait l'eau lentement ; on eût dit une grasse matrone présidant aux incestes d'un monstrueux gynécée. Leur museau évoquait ceux des fouines et aussi

leurs petits yeux noirs, coléreux ; et l'entour de leur gueule semblait poilu. La crête sans nageoires qui court sur leur dos dès qu'elles bougent retentit atrocement dans la chair de qui les regarde comme le fil d'un rasoir.

Mais, à côté des murènes, l'ichtyologue, par amour du contraste, avait placé, plus opaque et je dirais presque : plus silencieux, le vivier où demeurent les poulpes comme dans le cabanon d'une maison de fous criminels.

Un petit poulpe assis ressemblait à un lapin, et le creux d'un tentacule semblait le lobe rosé d'une de ces oreilles, comme en ont parfois les lapins, pendantes et cabossées. Le gros poulpe : la mère noble, se tenait au contraire dans les anfractuosités de la paroi, étalant des ventouses violacées comme un vagin ; elle se touchait, se frottait continuellement avec ses tentacules, avec ce geste qu'ont les déments de se laver les mains ou de se les caresser ; son œil cependant demeurait fixé, œil pétrifié, vers le soupirail d'où pleuvait une rare lumière.

On avait l'impression d'un lent délire de la matière, devenue folle sur elle-même ; d'une forme de vie maudite où cet embryon de mouvement, cette masturbation épui-

saient toute possibilité d'imagination et de désir. Dieu aussi, se prenait-on à penser, s'amuse d'étrange manière. Et devant cette damnation paralytique, il était apaisant de croire que la mort existe peut-être.

EMILIO CECCHI

Traduit de l'italien par Benjamin Crémieux.

KALÉIDOSCOPE

I

Une ruelle hors de la ville, enfermée entre des haies énormes comme des catafalques, qui empêchent presque de voir le ciel. Sur le sol, des broussailles, et surtout de la boue, profonde, collante ; car l'ombre entretient là une constante humidité. Là-bas, au soleil, entre les derniers portants verts de la perspective, la tranche rosée d'un vieux mur. Le printemps précocement mêle au relent moite l'amertume d'une odeur de violettes, et des auberges de la banlieue les orgues de Barbarie envoient leur chanson d'amour à la campagne.

Dans ce repaire fangeux j'ai interrompu le colloque amoureux d'un homme et d'une femme, — l'un et l'autre appartenant à cette petite bourgeoisie pauvre qui s'efforce de « paraître », — et sans aucun doute amants bien qu'elle eût au moins vingt ans de plus que lui. N'ayant pas trouvé d'autre cachette ils s'étaient

mis là, debout, les pieds dans ce bournier ; et quand, involontairement, je suis arrivé derrière eux, ils se sont séparés. Le godelureau a pris l'air de l'homme à bonnes fortunes qui ne s'émeut de rien, s'est mis une cigarette entre les lèvres, a fouillé ses poches pour y trouver ses allumettes. Mais la pauvre vieille, telle qu'une bête qui plonge son museau dans la mangeoire, a enfoncé carrément sa figure dans la haie.

Et ce n'était pas tant par crainte d'être reconnue que par honte de sentir près d'elle, sans compter l'insolente jeunesse de la saison et des choses, un témoin de plus de son dernier combat, entrepris avec de si piètres armes, dans l'illusion vorace et désespérée d'avoir encore un peu d'amour.

Perdue dans cette illusion, elle s'était oubliée elle-même ; elle avait oublié son ridicule complice ; elle était devenue « fire and air », comme les amantes immortelles de la Légende. Mais il a suffi qu'une silhouette noire parût, — et vraiment je me sentais pareil au « passant inconnu » ou à « l'homme en deuil » d'une scène ibsénienne ; — tout son rêve est tombé en cendres.

Ce fut pour elle comme si, entre ces tristes baisers, elle eût soudain vu devant elle, la denture mise à nu et les gencives décharnées, sa propre tête de mort.

II

Vers le milieu du jour, j'ai vu sortir du café-concert dans la rue affairée deux hommes bien vêtus qui tenaient par les mains un gros singe. Il avait un habit à rayures blanches et bleues ; une espèce de livrée, mais de valet de grande maison ; un faux-col empesé, un nœud de cravate, des souliers vernis ; mais il était nu-tête, et les rares poils noirs de son crâne étaient peignés, avec une raie sur le côté, et passés au cosmétique.

Suivi de badauds, le singe marchait d'un air méditatif ; et de temps en temps, il relevait la tête pour regarder ceux qui le tenaient par la main, d'un regard féroce et suppliant de monstre bafoué. Un ami de ses maîtres survint par derrière, lui mit la main sur la tête, et la lui secoua comme on le ferait à un petit garçon qui revient de chez le coiffeur et à qui on dit : « Petit

tondu ! » Le singe ne se retourna même pas ; sérieux comme dans un tableau au centre de cette hilare figuration citadine.

Le singe n'est pas seulement bestial. Il y a en lui quelque chose de la Chute ; de la triste conscience d'être vivant. Les autres animaux, et beaucoup d'hommes, sont vivants ; mais par bonheur pour eux, ils ne s'en sont pas aperçu.

III

Le chien-loup, avec sa solide muselière de cuir et ses yeux flamboyants, courait sur la place, en larges cercles, autour de sa maîtresse, une belle personne d'une trentaine d'années, haute dans la lumière du soleil, qui l'appelait. Comme elle paraissait anachronique, cette grande bête qui s'agitait furieusement, reniflait, dressait les oreilles et partait au galop à la recherche de quelque chose de sauvage dans un monde entièrement exprimé, moulé, « exécuté » en substance humaine ! Et

le visage de la très belle, par je ne sais quel effet de contraste avec tout cet étalage de bestialité farouche, semblait, absorbé, poli, le visage d'une statue.

On dit toujours que la femme est très près de la Nature. Et pourtant, sur le sujet qui l'intéresse le plus : je veux dire, les autres femmes, il est prouvé que, dans la plupart des cas, elle ne comprend et n'apprécie que l'artificiel. Elle ne voit pas les qualités fondamentales, ou semble ne pas les voir. Et il est possible que cette prétendue et apparente familiarité avec la Nature, ne soit que la conséquence du fait qu'elle lui est essentiellement étrangère. Elle peut bien jouer avec la Nature, mais c'est justement parce qu'elle n'a pas avec elle de vrais contacts.

La sensualité de la femme, au sens cosmique et charnel : autre invention de la rhétorique, mise en circulation par les moines de la Thébaïde et les Docteurs de l'Eglise qui, soit dit sans les offenser, ne devaient pas être bien renseignés là-dessus. Si les libertins voulaient bien être sincères, on entendrait un tout autre son. Et une preuve de ce que j'avance : la facilité avec laquelle

certaines femmes de peu d'esprit deviennent des professionnelles de l'amour, comme aussi certains artistes de peu de talent, — ce qui, assurément, ne confirme pas que leur instinct créateur soit réel.

Et il serait plus aisé de démontrer que l'essentiel de la femme tient dans une mystérieuse et souvent sublime indifférence, qui est d'accord avec sa mission d'idole, ici-bas, d'éternels idolâtres. Il convient que l'idole reste impénétrable à sa propre signification, sinon elle s'y consumerait, y disparaîtrait.

IV

On a envie de sourire lorsqu'on pense à la fameuse image de l'écharpe de tissu tellement léger qu'elle peut passer à l'aise dans la bague d'une fée. Inconvenante pauvreté de ces images clichées. Des voiles et des écharpes, en vérité !

C'est tout le sang d'une vie, l'immense volume du sang d'une vie et de dizaines de vies, avec leur charge de passions, de croyances, de douleurs, c'est tout cela

qui passe à travers une bague, et son précieux cercle paraît le sigle d'un rythme de sang et de souffle, sans fin comme sans principe.

Ironiquement, Martial, parlant de bagues profanes, réduites à ne signifier qu'ornement et richesse, transporte dans l'objet, pour le rendre plus vain, un verbe qui semble plutôt appartenir à cette réalité interne, et de laquelle son Crispulus est aussi indigne qu'ignorant ; Crispulus.

per cujus digitos currit levis annulus omnes.

L'éclat des bagues court, grouille, sur les mains de Crispulus, parce que ce sont les mains viles d'un homme moralement mort ; l'objet se voit plus que l'être qui le porte.

Au contraire, devant n'importe quelle vitrine de bijoutier, je suis toujours frappé par ce qu'il y a de monumental, de séculairement permanent, dans les bijoux et les bagues. Non pas seulement parce que toute œuvre d'art, même petite, est un monument. Mais on dirait que ces trésors sont en quelque sorte consacrés, et conscients de cette consécration ; et qu'ils attendent,

dans un effroi immobile, l'accomplissement de leur destin.

Aussi les montres, ces boîtes d'or et d'argent, dans lesquelles un temps anonyme, en blanc, dort dans l'attente de devenir le temps de quelqu'un, ont des motifs de redouter, dans la plupart des cas, un sort funeste. On peut les croire, pourtant, consolés par l'illusion de se retrouver, au moins une fois par jour, tous ensemble dans l'absolu astronomique, au coup de canon de midi. Mais pour les bijoux et les bagues, emportés dans le cours d'aventureuses vicissitudes morales, le soulagement apporté par de telles rencontres n'existe pas. Au contraire : il n'est guère possible qu'il n'y ait pas de discorde entre les bagues d'une même main, encore que le goût le plus raffiné les ait choisies. En effet, sur une main d'une seule personne, de bagues vraies, de bagues qui soient ce qu'on entend par ce mot, il n'en peut y avoir qu'une seule : anneau de mariage, anneau témoin d'un amour secret, anneau magique, cachet timbré aux initiales ou aux armes de qui le porte ; — et les compagnes de cette bague-là le savent, et une insi-

dieuse, tenace envie offusque les feux de leurs pierres et ternit l'or de leur chatons.

Cette conscience qui ne s'endort jamais, cette faculté de s'assimiler de lentes et complexes significations héréditaires, spiritualise les bagues et les imprègne d'une vie plus qu'humaine. Tout objet, toutes les choses, témoignent ; et le monde n'est qu'une immense relique. Mais les bagues sont véritablement des reliques parlantes. La puissance de témoignage devient chez elles quelque chose de prodigieux. Les vieux peintres le savaient bien, et avec une bague ou une fleur posés sur un livre de prières, ils réussissaient à exprimer extatiquement le mystère d'une attente, le silence d'une chambre. La couronne aux pieds de sainte Ursule dans le Songe du Carpaccio n'est qu'une bague un peu plus grande ; et, gardienne vigilante, tandis que sa jeune maîtresse dort, elle accueille le visiteur céleste. Si vivantes sont les bagues que parfois, dans une chambre où je m'étais cru seul, j'ai eu tout à coup cette impression qu'on a lorsqu'on se sent regardé. Et en effet, me retournant, je découvrais fixée sur moi la pupille d'une bague, pareille

à un œil retranché, posée sur le marbre d'un guéridon, ou dans une coupe.

Rien de surprenant à ce qu'on annexe un pouvoir fatal à des objets à ce point saturés, je dirais : aimantés, d'événements, de secrets, et d'influences ; et chargés d'histoire, dans cette forme d'histoire, électrique et fulgurante, qu'est le Fétichisme. Parlant d'une femme singulièrement capable de répandre de telles influences, un noble poète a écrit, avec une superstition pleine de gratitude et que je comprends et admire : « *These is a vessel of copper, enamelled in green and gilded, which she gave with her own hands to a friend overseas. I have twice touched it in an evil hour.* » Et il ne s'agissait que d'un simple vase de cuivre !

Il est vraiment stupéfiant de penser que quelqu'un ose toucher avec des mains iniques et maudites ces accumulateurs de courants spirituels à haute tension. Et dans le vol des bijoux ce n'est pas tant l'offense faite à la propriété qui me scandalise que le courage qu'il faut pour se charger, même pour quelques instants, d'un poids d'hérédités irritables et explosives comme la dyna-

mite. A moins qu'un jour on ne découvre que ces « voleurs » ne le sont pas au sens habituel du mot, mais que ce sont plutôt une espèce de mystagogues diaboliques. Et, prudemment protégés par des gants en caoutchouc, ils travaillent à multiplier, en confondant les talismans dérobés, la confusion romanesque de cette Babel de haines, d'appétits et de souvenirs.

EMILIO CECCHI

Traduit de l'italien par Valery Larbaud.

DEUX EXTRAITS

DE

L'ESSAI DES MERVEILLES DE NATURE
ET DES PLUS NOBLES ARTIFICES

CHASSE GRACIEUSE D'UN LIÈVRE CHARMÉ

Ces Gentilshommes qui aiment la Chasse, assurent qu'en toute la Venerie, il n'y a plaisir semblable à celui qui se prend à la chasse d'un Lièvre Charmé par quelques charmes-lièvres. Pour moi, je ne l'ai vu que par les oreilles, car ma chasse est plus des livres que des lièvres, si voudrais-je l'avoir vu pour vous en dire des nouvelles. Faites (disent-ils) que le plus brave Chasseur de toute la Noblesse de Languedoc monté comme un Saint George, et bien assisté aille courir le Lièvre; le valet des chiens, avec sa trompe n'a pas sitôt forhué les chiens et en leur parlant du gresle de sa trompe les a resioüis, que vous voyez demi-douzaine de braves lévriers couplés et hardés bien dispos pour courir la bête. Je suppose que les chiens soient les premiers de la race, c'est à dire, beaux chasseurs, requetans, de haut nez, de grand cœur et de toute entreprise, gardant bien le change, de bonne créance, qui aient la tête longue

et non camuse, les naseaux bien ouverts, les oreilles larges, les reins courbes, le jarret droit et bien herpé, la cuisse troussée, le pied sec et bien fourré ; enfin faites qu'ils soient les mieux façonnés et qu'ils aient le nez le plus affiné de l'Europe, car tant meilleurs sont-ils, tant moins prendront-ils et le passe-temps en sera plus beau. En premier lieu ayant aussitôt trouvé le lièvre à la croupie, il se fait relancer deux ou trois fois par les Lévriers, puis se voyant trop pressé il quitte sa tanière, et du premier saut outrepasse les chiens : il ne faut pas demander si les chiens découplés font le devoir, et s'ils trouvent leurs jambes ; le lièvre comme de raison gagne le devant, fait tête du talon, et comme il porte tout son courage non au cœur, mais au pied, vous diriez que la peur lui a donné à chaque talon des ailes, il ne touche la terre, il vole, il se dérobe aux chiens, il se laisse derrière soi-même et levant les oreilles comme deux voiles, la queue pour s'en servir de timon, battant des pieds comme avec avirons, ayant la crainte pour son pilote, devient comme un Navire d'air précipité par le vent, passe le vent, arrive

d'un bout à l'autre sans quasi toucher le mitan : les pauvres chiens s'effilent en courant, cent fois ils le tiennent, ils bourrent, cent fois il échappe, ils enragent, ils se dardent, la foudre ne va si vite, ils ont le nez à la queue, les dents plantées dans la peau ; le pauvre lièvre qui ne sait pas qu'il est charmé, il ne sait aussi s'il est pris ou non ; il se sent accroché au râble et néanmoins se décroche et toujours court, et toujours s'étonne, et toujours est aux abois et toujours ressuscite. Le compagnon ne sait où il en est voyant qu'un Lièvre lui emporte les chiens, court à perte d'haleine, les Piqueurs y vont à toute poste. Le pauvre Lièvre voyant le doux charme qui lui sauve la vie, s'imaginant d'être ce qu'il n'est pas, ayant bien couru, tourne la tête et les chiens le talon, et effrayés s'enfuient, et le Lièvre à les courir, et diriez que le Lièvre est devenu chien courant, et les Lévriers des Lièvres. Quel plaisir de voir six lévriers fuir de peur d'un lièvre. Les Piqueurs arrivent, le garçon s'écrie hare Lévriers, hare Lévriers, a donc les chiens se souvenant d'être chiens tournent bride et mon Lièvre

derechef à grands coups de talons. Tout cela n'est rien au près de ce que je vous vais dire. Lassé qu'il est de courir la poste à pied, il fait du rompu, il s'arrête, mes chiens vous l'entourent, mais bon Dieu quelles ruses fait le pauvre Lièvre, il tournoie, il saute, il forpaise ; les pauvres chiens jappent, mordent, tiennent, tuent, et néanmoins, en voyant ils ne le voient, en mordant ils ne mordent, en tenant ils ne tiennent, en tuant ils ne tuent, car de fait le Lièvre saute encore, le voicy à la tête de tous six, le voilà à la queue, le voilà au milieu ; il se glisse parmi les jambes, il vole par-dessus leurs têtes, les chiens sautant et enrageant se choquent tête contre tête, la gueule béante au lieu de mordre le Lièvre, ils s'entrelardent et s'entretuent les uns les autres. Le valet des chiens se tue de crier, le Gentilhomme meurt de rire, le Lièvre meurt de peur, les chiens meurent de rage, tous y meurent de quelque chose, et si le Lièvre poursuit toujours son exercice, et voudrait bien être à cent lieues loin de ce plaisir qui ne lui est guère agréable. Quand la bête leur a bien donné du passe-temps les faisant faire la ronde et

danser un branle de Poitou deux pas avant et un en arrière il vous les remet tous six à la courande, car quand ces Lévriers pensent être sur le point d'en faire curée et d'ouïr leur valet sonner de sa trompe la mort du Lièvre et leur faire droit leur donnant leur devoir et quelque friandise, mon dit Lièvre tire païs laissant les six lévriers aussi étonnés que bêtes de leur pays : pour leur honneur ils se mettent à courir, et tous se voient au désespoir, le lièvre d'échapper, les chiens de prendre, le valet de chasser, les Piqueurs de dîner, il y a du plaisir de voir que tous meurent de faim et de soif et ne laissent de galoper. Le lièvre n'a ni envie, ni demie de se laisser écorcher, c'est pourquoi il gagne un buisson, les chiens se mettent tout autour, et s'assurent de l'avoir ; le fin Lièvre voit bien qu'ils n'oseraient entrer dans la bastille armée d'épines et de dagues, fait semblant d'avoir peur, et se tapit, répond tantôt à ce lévrier, tantôt à l'autre, il se moque d'eux et se repose à son aise. Ces pauvres chiens y perdent tout leur savoir et s'ils pouvaient ils diraient volontiers que c'est quelque diable de Lièvre ou quelque Lièvre d'enfer

qui les ensorcelle car comment est-il possible que six braves lévriers tiennent par la queue une méchante bête et ne la puissent prendre, eux qui ont chacun à part soi attrapé cent cinquante lièvres en leur vie. Ils ont beau à faire qu'avec tout leur discours ils ne lui porteront atteinte, si ce n'est pour arracher un peu de bourre. Aussi en un clin d'œil après avoir bien rusé, le gentil lièvre sort de son fort aussi gaillard que jamais et en dix coups de pieds il s'emporte si loin que vous diriez que le diable l'emporte, aussi fait-il, car naturellement cela ne se pourrait faire. A donc les pauvres chiens demeurent bien camus, et c'est la première fois qu'ils font curée et bonne chère de rien, le Valet ne sait aucune chanson sur sa trompe en semblable accident, et ne sait quel langage il doit tenir à ses chiens, qui ont très bien chassé sans rien prendre, excepté qu'ils sont si recrues et si très fort rompus qu'ils ne savent sur quel pied danser. Le Gentilhomme s'en retourne à petit pas et s'en va faire grand chère, moyennant qu'il trouve de quoi, car pour la chasse, il n'y a pas grand conquête.

LA DESCRIPTION DU CHEVAL (1)

C'est en tout ce qui sort de sa main, que Dieu se montre Dieu, mais en quelques choses il semble qu'il ait pris son plus particulier plaisir de montrer sa puissance. Laissons les choses cachées, amusons-nous à contempler ce que nous manions tous les jours, y a-t-il chose plus admirable qu'un beau cheval de service, accompli de ses perfections. Que saurait choisir l'œil, de plus beau, en ce parterre du Monde, qu'un beau

(1) Comparer avec le passage suivant de Victor Hugo, que l'on trouvera dans le « Rhin » (Légende du Beau Pécopin) :

Au coup de sifflet, un bruit se fit dans les arbres, les assistants se rangèrent, et quatre palefreniers en livrée écarlate surgirent, menant deux chevaux magnifiques. L'un était un beau genet d'Espagne, à l'allure magistrale, à la corne lisse, noirâtre, haute, arrondie, bien creusée, aux paturons courts, entredroits et lunés, aux bras secs et nerveux, aux genoux décharnés et bien emboîtés. Il avait la jambe d'un beau cerf, la poitrine large et bien ouverte, l'échine grasse, double et tremblante. L'autre était un coureur tartare à la croupe énorme, au corsage long, aux flancs bien unis, au manteau bayardant. Son cou, d'une moyenne arcade, mais pas trop voûté, était revêtu d'une vaste perruque flottante et crépelue : sa queue bien épaisse pendait jusqu'à terre. Il avait la peau du front cousue sur ses yeux gros et étincelants, la bouche grande, les oreilles inquiètes, les naseaux ouverts, l'étoile au front, deux balzans aux jambes, son courage en fleur

Genet, ou autre ayant la corne lissée et noirâtre, haute, arrondie, bien creusée, les paturons (c'est-à-dire, poplites ce qui est derrière le genou où il se plie, *suf-frax*) courts, entre-droits et courbes ou lunés, ses bras secs, nerveux, ses genoux décharnés et bien emboîtés, la jambe d'un beau Cerf, sa poitrine large et bien ouverte, l'échine grasse, double et tremblante, la croupe large, le corsage long et haut, les flancs bien unis, le manteau bayardant, le col d'une moyenne arcade, mais non trop voûtée, revêtu d'une grande perruque flottante en l'air et crespelue ; la queue jusques à terre bien épaisse, le front ayant la peau cousue sur les yeux gros et étincelants, la bouche grande, écumeuse, les naseaux ouverts, et qui ronflent, l'étoile au front, deux balzans aux jambes, ayant son courage

et l'âge de sept ans. Le premier avait la tête coiffée d'un chanfrein, le poitrail d'armes et la selle de guerre. Le second était moins fièrement, mais plus splendidement harnaché ; il portait le mors d'argent, les roses dorées, la bride brodée d'or, la selle royale, la housse de brocart, les houppes pendantes et le panache branlant. L'un trépignait, bavait, ronflait, rongait son frein, brisait les cailloux et demandait la guerre. L'autre regardait ça et là, cherchait les applaudissements, hennissait gaîment, ne touchait la terre que du bout de l'ongle, faisait le roi et piaffait à merveille. Tous deux étaient noirs comme l'ébène. — Pécopin les yeux presque effarés d'admiration, contemplait ces deux merveilleuses bêtes.

en fleur, et l'âge de sept ans, mettez-moi un écuyer qui le manie comme il faut, y a-t-il pareil plaisir au monde ? Il n'est sitôt assis et quasi cousu en selle, les rênes en une main, la baguette en l'autre, parlant avec les talons et l'éperon, par le flanc au cheval, que vous le voyez bondir et faire merveille : tantôt il se cabre, il rue, il saute, tantôt il se lance et se darde, et quasi nage par l'air, il se recule, il va de côté piaffant et tournant sa tête et son corps ; s'il va le pas, c'est en grondant et hennissant, s'il est pressé, il va de bond en bond, il galope avec majesté et avec une cadence bien séante. Si l'on lâche la bride, et presse de l'éperon, alors comme s'il avait des ailes, il fend l'air, destrape aussitôt et quasi échappant à soi-même, il se laisse derrière soi, il attrape le vent, il lui gagne le devant, il vole, il s'emporte à perte de vue, et laisse les oiseaux bien loin et débandant tous ses nerfs fait une carrière à perte d'haleine, et quelquefois de vie, mais de telle vitesse que l'œil quasi ne peut le suivre. Mais étant arrêté et retournant à petits pas alors il le faut beau voir, car ayant quelque sentiment de

gloire, et lui semblant d'avoir gagné le prix, vous le voyez mâcher son mors orgueilleusement, il sème par la carrière une écume et couvre tout de neige, il a les yeux qui jettent le feu, il regarde de côté et d'autre, vous diriez que c'est pour recevoir les applaudissements, et ne pouvant remercier, il redouble ses hennissements de joie, et s'arrêtant il vous bat la terre du pied et la gratte pour se donner du plaisir, spécialement si le cavalier le flatte lui passant sa main sur le col, et bannissant l'éperon du flanc lui présente un bouquet d'herbes pour le rafraîchir. Alors il ne se fait guère prier de faire ses courbettes, tous les airs, cabrioles en l'air, et autant de sauts de Mouton les quatre pieds en l'air, et si vous voulez la jambette. Le passe-temps est quand il se sent entre les dents un mors d'argent, et les roses dorées, la bride brodée d'or, la selle royale et la housse de drap d'or et les houppes pendantes, or c'est alors qu'il se carre, qu'il ébranle son panache, qu'il se sent sur la tête, et comme faisait Bucephalus qui ne recevait sur soi qu'Alexandre le Grand, mais encore en habits impériaux, car tout autre était plutôt

secoué et rué par terre qu'il n'avait le pied en l'étrier, il brave, il ronfle, il ne touche quasi la terre sinon du bout de l'ongle, il fait du Roy, et piaffe à merveille. Sur tout se voit le naturel de cet animal lorsqu'on fait retentir un clairon accompagné d'un fifre, et d'un tambour battant et donnant une alarme ; car pour lors s'il se sent la tête armée d'un chanfrain, le poitrail d'arme, et la selle de guerre, et armé au combat avec son harnais, ô quelle peine y a-t-il à le manier, il penade, il se tourmente, il bave de rage, et redoublant ses hennissements il cherche la mêlée et le choc, il rompt les cailloux du pied, il trépigne sans cesse et les oreilles dressées, jettant feu flamme par les yeux et par les naseaux, se darde tant qu'il peut, il ne se peut tenir sur les pieds, mais rongéant de dépit son frein écume la rage par la bouche et sans parler ne demande que la guerre.

Mais du Barras a fort naïvement décrit tout cela, feignant que Caïn fut le premier Cavaleriffe du monde et dit :

*Caïn de cette peur, comme on dit transporté
Donne le premier frein au Cheval indompté
Afin qu'allant aux champs, d'une poudreuse fuite
Sur les jambes d'autrui son meurtrier il évite,
Car entre cent chevaux brusquement furieux
Dont les fortes beautés il mesure des yeux,
Il en prend un pour soi, dont la corne est lissée
Retirant sur le noir, haute, ronde et creusée.
Ses paturons sont courts, ni trop droits, ni lunés,
Ses bras secs et nerveux, ses genoux décharnés
Il a jambe de cerf, ouverte la poitrine ;
Large croupe, grand corps, flancs unis, double échine ;
Col mollement voûté comme un arc mi-tendu,
Sur qui flotte un long poil crespement épandu,
Queue qui touche à terre et ferme, longue, épaisse,
Enfonce son gros tronc dans une grasse fesse ;
Oreille qui pointue a si peu de repos .
Que son pied gratte-champ, front qui n'a rien que l'os ;
Yeux gros, prompts, relevés ; bouche grande, écumeuse ;
Naseau qui ronfle, ouvert, une chaleur fumeuse :*

Poil châtain, astre au fond, aux jambes deux balzans,
Romaine épée au col, de l'âge de sept ans.
Caïn d'un bras flatteur ce beau Genet caresse,
Lui saute sur le dos d'une gaillarde adresse
Se tient et juste et ferme, ayant toujours tournés
Vers le front du destrier et les yeux et son nez.
Lors le cheval fâché de se voir fait esclave,
Se cabre, saute, rue et fumeusement bave,
Rend son piqueur semblable au jeune jouvenceau
Qui manie sans art le timon d'un vaisseau.
L'onde emporte la Nef, et la Nef le Pilote
Qui touche ja la mort, qui pâlit, qui tremblote
Et d'un craintif glaçon sentant pressé son sein,
Se repend mille fois d'un tant hardi dessein.
L'Ecuyer repourprant un peu sa face blême,
Rassure accortement et la bête et moi-même :
La mène ores au pas, du pas au trot, du trot
Au galop furieux. Il lui donne tantôt
Une longue carrière, il rit de son audace,
Et s'étonne qu'assis tant de chemin il fasse.

*Son pas est libre et grand : son trot semble égaler
Le Tigre en la campagne et l'Hirondelle en l'air
Et son brave galop ne semble pas moins vite
Que le dard Biscaïen, ou le traict Moscovite.
Mais le fumeux canon de son gosier bruyant
Si raide ne vomit le boulet foudroyant,
Qui va d'un rang entier éclaircir une armée
Ou percer le rempart d'une ville sommée
Que ce fougueux cheval sentant lâcher son frein,
Et piquer les deux flancs, part vite de la main,
Débande tous ses nerfs, à soi-mêmes échappe :
Le champ plat, bat, abat, détrape, grappe, attrape.
Le vent qui va devant couvert de tourbillons
Ecroute sous les pieds les bluettants sillons,
Fait décroître la plaine, et ne pouvant plus être
Suivi de l'œil, se perd dans la nue champêtre.
Adonques le Piqueur, qui ja docte ne veut
De son brave cheval tirer tout ce qu'il peut,
Arrête sa ferveur : d'une docte baguette,
Lui enseigne au paré une triple courbette*

*Le loue à un accent artistement humain :
Lui passe sur le col, sa flateresse main,
Le tient et juste et coi ; lui fait reprendre haleine,
Et par la même piste à lent pas le ramène :
Mais l'échauffé destrier s'embride fièrement,
Fait sauter les cailloux ; d'un clair hennissement,
Demande le combat, pennade, ronfle, brave,
Blanchit tout le chemin de sa neigeuse bave ;
Use son frein luisant, superbement joyeux,
Touche des pieds au ventre, allume ses deux yeux ;
Ne va que de côté, se carre, se tourmente,
Hérisse de son col la perruque tremblante :
Et tant de spectateurs qui sont aux deux côtés,
L'un sur l'autre tombant font largue à ses fiertés
Lors Caïn l'amadoué et confus dans la selle,
Recherche ambitieux quelque façon nouvelle
Pour se faire admirer. Or, il le mène en rond ;
Tantôt à reculons, tantôt de bond en bond,
Le fait valser, nager, lui montre la jambette,
La gaie capriole, et la juste courbette.*

*Il semble que tous deux n'ont qu'un corps et qu'un sens :
Tout se fait avec ordre, avec grâce, avec temps :
L'un se fait adorer pour son rare artifice
Et l'autre acquiert, bien-né, par un long exercice
Légèreté sur l'arrêt, au pas agilité
Gaillardise au galop, au maniement seurté ;
Appui doux à la bouche, au saut forces nouvelles
Assurance à la tête, à la course des ailes.*

RENÉ FRANÇOIS

prédicateur du Roy.

(E. BINET).

1631

22-25 AOÛT 1914

22 AOÛT. — Nous partons. La longue route droite de Verdun à Étain toute sonore et poussiéreuse de l'artillerie déjà en route. Fourmillement noir de l'infanterie qui arrive par derrière, à contre-jour. Pour ne pas perdre de temps, on nous fait doubler l'artillerie en suivant la prairie le long de la route. Puis nous reprenons la chaussée. Animation universelle dans ce crépuscule. Excitation des hommes. J'ai la sensation que cette fois c'est pour de bon.

Un peu avant Étain, une misérable voiture immobilisée au milieu du flot des troupes. Aussitôt plaisanteries : « C'est la cantoché, etc. », mais qui se glacent rapidement dès que quelques-uns ont compris ce que c'est. Je me rappelle l'air absolument égaré de cette jeune fille, aperçue par derrière, une fois la voiture dépassée. C'est ce qui m'a fait comprendre que nous venions de croiser les premiers fugitifs.

Mais comment aurions-nous imaginé que les Prussiens étaient si près ? Dès Étain, on nous donne des précisions : 15 kilomètres, 20, disent les autres. (En réalité, bien moins.)

La ville me paraît plus importante que je ne m'y attendais. Passage entre les boutiques éclairées, sur le pavé. Nous marchons vite, légèrement débandés. La foule autour de nous nous encourage, ou nous parle avec une espèce de fièvre : « Ils égorgent les femmes et les enfants. Ils mettent le feu partout. » Ces absurdités qu'inspire la terreur, je les prends pour argent comptant.

Les fugitifs, de plus en plus nombreux, traversent la ville en sens inverse de nous, beaucoup à pied, d'autres dans de longues charrettes, où ils sont entassés pêle-mêle. Un autobus de Paris,

plein de monde, s'arrête tout à côté de moi. J'entends une voix de femme qui de l'intérieur demande : « Est-ce ici qu'il faut descendre, Messieurs les soldats ? »

Nous traversons ainsi la ville, cahotés, ballottés, arrachés par nos chefs aux objurgations, aux renseignements, aux conseils qui font haie sur notre passage et que les hommes écoutent déjà avec ils ne savent quoi de changé dans l'âme.

Je sens une espèce de colère triomphale, je respire la vengeance. Mais, malgré l'agitation où je suis, je n'oublie pas de regarder à chaque boutique pour voir si l'on n'y peut rien acheter qui se mange ou qui se boive.

J'ai le pied droit blessé, et j'ai tout un coin de mes forces qui s'emploient à le bloquer, à l'exclure de ma pensée, à le maintenir hors de ma sensation.

Arrêt à la sortie de la ville. Cette maison où l'on vendait du vin, comme en cachette, par la fenêtre. La foule silencieuse des soldats qui se pressait autour ; les bidons qu'on passait. Je suis entré par le jardin. La table servie. Les enfants roses et sales.

Le lieutenant nous appelle pour nous montrer ces lueurs au nord. Ce sont des villages qui brûlent.

Quand nous repartons, nous les distinguons très nettement sur notre gauche. Il y en a trois.

Marche dans cette vaste plaine absolument plate et vide, avec les longs pinceaux des phares de Verdun en arrière de nous qui nous effleurent de temps en temps. En face, très lointain, plus bref et plus pâle, un phare ennemi. Son spasme inquiet.

Dans un tournant de la route les hommes s'arrêtent autour d'une femme, pleine de paroles. Elle dit que c'est Audun-le-Roman qui brûle, que tout est saccagé, que c'est épouvantable.

Elle nous avertit : « Ne vous faites pas tuer ! » Je ris de mépris. Un officier la prie de s'en aller.

Encore des fugitifs, beaucoup poussant des voitures d'enfants avec les gosses endormis. Nous ramassons un caoutchouc qui s'est échappé d'une roue. A mesure que me pénètre mieux l'idée du danger prochain, à mesure aussi je sens mieux l'espèce de force qu'il y a à être encadré, à faire partie de cette masse qui avance, qui me soutient, qui me comprend et qui me porte.

Arrivée à Rouvres vers 10 heures. Fort village, solennel dans la nuit, mais déjà presque tout entier désert. On nous installe en cantonnement d'alerte. Je ne comptais plus dormir cette nuit. La grange où nous nous glissons. Quand j'arrive en haut de l'échelle sur le pailler, tout le monde est étendu, je ne trouve plus de place. Je redescends en marchant sur des jambes. Déjà l'égoïsme des hommes est devenu féroce. Je ne trouve plus trace chez eux de l'espèce d'amitié que je croyais avoir gagnée.

Je m'installe dans une autre grange, de l'autre côté de la route.

Le capitaine nous a dit que la troisième section était en avant-poste.

Mauvaise nuit. Certainement il y avait encore un intervalle entre ma préparation intérieure et la réalité. Rien qui ressemble à de la peur. Mais l'événement me dépasse de tous côtés, j'ai la sensation de manquer de temps pour m'y hisser, d'être obligé de m'y enfoncer sans voir. Il y a beaucoup là-dedans de l'influence de la nuit.

A trois heures, quand je sors sur la route, un planton qui cherche fiévreusement le commandant et frappe à une maison.

Une demi-heure après, on nous rassemble. Il fait encore nuit et très froid. Je claques des dents, sans pouvoir savoir si c'est seulement de froid ou aussi d'énervement.

23 AOÛT. — A côté de moi, l'adjudant Cassan, revenu avec sa section, raconte qu'il a passé toute la nuit à prendre pour l'approche de l'infanterie allemande, les va-et-vient de quelques chevaux dans un pré.

Nous partons. Il fait bientôt jour. Nous nous trompons de chemin. On nous fait revenir sur la route. Je suis horriblement fatigué.

Nous marchons très vite. Quelques dragons nous dépassent. Une petite avant-garde très peu en avant de nous. Le commandant. Nous entrons dans un bois très profond et très vaste. Longue traversée. Nous retrouvons au milieu une compagnie qui nous attend, dans une clairière. Borne entre Meuse et Meurthe-et-Moselle.

Enfin la route quitte le bois, qui continue à une certaine distance sur la gauche. Nous le rejoignons par une route transversale. Essai pour gagner nos positions par l'intérieur. Le taillis est trop épais. On nous a fait approvisionner en marchant. Nous contournons la lisière et arrivons enfin sur la face orientale du bois, que nous devons occuper. Mais l'emplacement désigné pour notre compagnie est encore assez loin sur cette face. Nous marchons un par un, dans un sentier glissant, le long du bois. Je trébuche, mon sac m'étouffe, jamais je n'arriverai. Je ne pense plus qu'au moment où l'on s'arrêtera et à pouvoir jeter ce sac. Enfin c'est là : une longue allée qui vient déboucher face à l'ennemi et dont déjà on a masqué l'entrée avec des feuillages.

Le capitaine choisit les emplacements de combat de chaque section et nous y envoie aussitôt. Celui de ma demi-section est un fossé, le long d'un petit chemin, parallèle au bois, à environ 60 ou 80 mètres de la lisière. Nous nous y installons, couchés en tirailleurs à un pas.

Dès ce moment toute inquiétude tombe. En même temps que mes membres surmenés se reposent, une tranquillité immense s'établit dans mes sentiments. D'être enfin en face de la chose même que j'attends depuis si longtemps, de n'avoir plus rien à faire qu'à la regarder, qu'à y être, je me sens infiniment soulagé. C'est comme si tout mon malaise n'avait consisté que dans l'ambiguïté de mes imaginations.

Et puis le jour se lève, la nuit emporte ses fantômes. Pourtant un brouillard persiste encore un moment, et avec lui un esprit de doute qui fait croire à mes hommes, et à moi pendant un instant, que des poteaux noirs dans une prairie en face de nous sont des éclaireurs allemands.

Tout le paysage devant nous est encore fantastique dans les brumes qui l'enveloppent. Au fond, une ville de rêve, au sommet d'un coteau, avec des minarets et d'immenses façades régulières, comme celles d'un palais au bord de la mer. Pendant longtemps, elle garde je ne sais quoi d'enchanté, d'aérien, de prêt à s'envoler.

Mais peu à peu elle se dégage de ses voiles et c'est simplement un gros village industriel (Joutreville), avec des cheminées d'usine et de grandes bâtisses, qui à la vérité demeurent assez étranges par leur régularité absolument géométrique.

Le paysage, tel qu'il apparaît maintenant, se développe devant nous, au delà d'un vallon que suit la ligne de chemin de fer de Longuyon à Nancy, en un vaste amphithéâtre couronné de bois, mais absolument dépouillé et nu à sa partie inférieure. Des villages sont semés un peu partout, à intervalles assez rapprochés. D'un bois émergent les hautes silhouettes de deux chevèlements de puits de mine. L'ensemble, sans doute à cause des usines et des maisons ouvrières, donne l'impression d'un paysage artificiel monté de toutes pièces.

Sur le tapis qui se déroule jusque vers les hauteurs, les moindres objets sont visibles. Nous restons longtemps avant de bien comprendre la nature des petits points noirs que nous y voyons se déplacer. A la fin — mes hommes me les signalent un par un — nous comprenons que ce sont des cavaliers. Mais allemands ou français ?

Tout de suite se pose cette question, que je n'avais pas prévue, et qui semble s'être présentée pour tout le monde : comment distinguer l'ennemi de l'ami ? Tant que le combat n'était pas nettement engagé, vu le manque de renseignements sur la situation où nous nous trouvions en général, cette distinction était presque impossible. Nos cavaliers allaient très loin. Les uhlans venaient très près. Lorsque les premiers ralliaient nos lignes, comment les distinguer des seconds qui s'avançaient hors des leurs ?

Dès cette première matinée, une section de notre compagnie excitée par des chasseurs qui fuyaient prétendant en avoir essuyé le feu, tire sur une patrouille de dragons, heureusement sans toucher personne.

Cette incertitude me donne une première impression de désordre à laquelle je ne m'attendais pas. La bataille ne se présente pas du tout comme lorsqu'on y pense. D'abord il y a ce manque de limites dans le temps — son commencement et sa fin ne sont fixés qu'ensuite par l'histoire — et ensuite ce manque de limites dans l'espace, qui fait que, bien que dans l'ensemble les positions des deux adversaires soient parfaitement nettes, dans le détail et de près, les troupes, même avant de combattre, ont l'air d'être embrouillées et emmêlées. La bataille, avant qu'elle ne se déclenche et ne se détermine, est plutôt un état, un composé saturé, une situation confuse et urgente qui donne lieu à mille confrontations soudaines et absurdes, à des rencontres

maladroites, à des galops, à des coups de feu dubitatifs, interrogatifs, dirais-je.

Ce n'est qu'après longtemps que je suis arrivé à me convaincre que les cavaliers que nous ne cessions de voir « bouger petitement » étaient bien pour la plupart des uhlands. Aucune espèce d'émotion, pas plus d'ailleurs qu'à l'ouïe des premiers coups de fusil. Je me trouve en proie à la plus complète indifférence, à la plus brutale incuriosité. C'est une réapparition bizarre et intempestive du seul sentiment que le régiment ait jamais su éveiller en moi, de celui qui m'a en somme principalement dominé jusqu'ici. Il faut dire qu'elle est puissamment favorisée par l'immense fatigue physique où je me trouve.

Vers 11 heures, je crois, nous recevons l'ordre de rejoindre le bataillon, qui se forme dans un repli de terrain, à 1 km. sur notre gauche, et légèrement en avant de la voie du chemin de fer. Nous marchons, il fait chaud, surtout dans la prairie en cul-de-four où nous formons les faisceaux. La vue y est bornée de toutes parts. Des chasseurs à cheval descendent par petits groupes de la crête toute proche. Nous attendons. Pendant un moment j'ai l'impression que nous allons nous déployer en tirailleurs pour remonter la pente qui est devant nous, et que je suis au bord de ce fameux instant que j'attends depuis si longtemps et avec tant de ferveur. Pourtant j'ai de la peine à lutter contre la lourde envie de dormir qui m'accable. Un instant, appuyé sur mon sac, je m'abandonne.

Mais on nous fait rompre les faisceaux pour nous ramener en arrière. Le bruit court vaguement que pendant que nous avons laissé la lisière dégarnie, quelques uhlands se sont glissés derrière nous dans le bois. On nous envoie au passage à niveau, déjà traversé, pour assurer par derrière la sécurité du bataillon. Nous nous installons le long de la haie qui borde la voie, face au bois,

c'est-à-dire le dos tourné à l'ennemi. Dans la maisonnette du garde-barrière les trois jeunes filles ou femmes que nous avons vues à notre premier passage sont encore là. Elles ne semblent pas se rendre compte du danger. On les décide enfin à partir.

Malaise à sentir la situation si bizarre et si fausse, la partie si mal engagée déjà. Pourtant, une seconde fois, la torpeur triomphe. Je m'endors dans l'ombre avare de la haie. Sommeil lourd et où se prolonge la gêne que je sentais éveillé.

Enfin le bataillon tout entier reçoit l'ordre de regagner ses premières positions. A 3 heures nous sommes à nouveau couchés dans notre fossé et nous recommençons à attendre.

A vrai dire, nous sommes ici au spectacle. A notre gauche, depuis longtemps déjà, un duel d'artillerie est engagé. Nous voyons les beaux bouquets blancs des obus français éclater au milieu du bois, près du puits de mine. On distingue les obus allemands éclater, à peu près sur la même ligne que celle où nous nous trouvons, mais loin sur notre gauche. Tranquillité parfaite. Tout cela, vu d'ici, ressemble vraiment à un jeu. On a envie de parler. Au bout de quelque temps les obus commencent à taper dans un groupe de maisons qui sont au bord de la voie du chemin de fer, toujours sur notre gauche. Mais notre inexpérience nous empêche de reconnaître si les coups sont portés par l'artillerie allemande ou par la française. On voit les maisons peu à peu démolies, puis qui prennent feu *paisiblement*. Aucune horreur dans tout cela. Nous sommes au spectacle.

Cette impression est fortifiée par le passage continu des avions. La plupart sont français. Du moins nous le concluons de leur direction de marche. Ils viennent de Verdun. Pendant longtemps nous entendons leur bourdonnement derrière nous, pareil à celui d'une grosse mouche invisible. Nous les cherchons

dans le ciel trop bleu où ils sont perdus. Mais bientôt, souvent avant que nous ayons pu les apercevoir nous-mêmes, leur position nous est signalée par les bombes que les Allemands tirent sur eux. On les voit éclater au-dessous de l'appareil et les petites houppes blanches qui demeurent longtemps dans le ciel, jalonnent son passage, après même qu'il a disparu. Ils s'avancent très loin au-dessus des lignes allemandes, et sans dommage apparent. La grosse bombe noire lancée par l'un d'eux.

Nous continuons à ne pas voir les troupes par lesquelles ces villages devant nous sont certainement occupés. Pourtant de temps en temps nous apercevons là-bas, aux abords de Joutreville, sur la pente nue qui descend devant le palais marin, rendue plus distincte par l'éclairage du soir, une tache noire qui se déplace, comme un bataillon de fourmis. On la suit un moment, on la perd, on la retrouve plus loin. Petite troupe lointaine et affairée, dont on ne peut deviner l'occupation.

Cette fin de journée reste dans mon souvenir comme une vaste représentation à laquelle j'aurais assisté du balcon d'un immense théâtre. Les bouquets des bombes dans le ciel, comme un feu d'artifice en blanc, leur petite virgule comme un ornement soigné sur le décor, les avions dans les frises... c'est à partir de ce moment que j'ai commencé à trouver tout cela tellement amusant. Sentiment bizarre, lorsque je repense à ce qui a suivi, mais qui m'a occupé jusqu'au lendemain, jusqu'au milieu même du feu.

Vers 4 heures une corvée d'approvisionnement, envoyée au village d'Affléville, sous la direction du sergent-major. Son retour piteux. Ils ont trouvé des uhlands. Ce sont ceux que nous avons vus fuir au triple galop sur la droite du village.

Nous n'avons rien pour faire la soupe et depuis le matin nous

n'avons rien mangé. Le capitaine fait appréhender un des deux cochons maigres, échappés de la maison du garde-barrière, et qui rôdent çà et là. La poursuite. Ses cris. On le tue avec une baïonnette. Un peu plus tard j'irai chercher pour ma demi-section la soupe que l'on a fait cuire dans une des grandes bassines apportées de la maisonnette. La cuisine dans le bois, les pommes de terre au fond de la marmite, les morceaux de viande. Distribution insuffisante pour la demi-section. Je retourne chercher du supplément. La faim, qui rend les hommes féroces.

La nuit est tombée. Le capitaine nous fait rentrer à la lisière du bois, pour que nous nous y installions pour la nuit. D'autres troupes ont déjà campé ici. Dans la haie des creux ont été ménagés, garnis d'un peu de paille. Deux huttes de branchages que se réservent les officiers.

J'ai tellement faim qu'au lieu de me chercher tout de suite une bonne place, j'achève de manger ma soupe, tout debout, croquant les pommes de terre à moitié crues et buvant le bouillon brun que le soir a refroidi. Jamais peut-être je n'avais senti si despotique le besoin de me nourrir. Je n'oublierai pas cet instant précaire et menacé, rempli tout entier par l'humble préoccupation de manger.

Le capitaine a passé pour nous recommander le silence, disant qu'une patrouille allemande est signalée le long de la voie (200 mètres). Cette idée me plaît. Je suis de nouveau dans l'ordre de mes imaginations. C'est un des rares instants où la réalité s'est trouvée correspondre à ce que j'attendais. Tranquillité absolue et *plaisir* (je ne trouve pas d'autre mot).

Je me glisse d'abord dans la plus petite des huttes de branchages. Mais au moment de m'endormir je m'aperçois, à la lueur de la nuit, que celui qui dort à côté de moi est un officier. Je

m'esquive et passe dans la grande hutte. J'en suis chassé par l'approche du lieutenant. Je finis par m'installer, très mal, à côté de Neuville et de Mourgues, dans un buisson où nous n'avons pas assez de place pour nous étendre tous les trois à la fois. J'ai été arracher de la paille un peu plus loin dans la haie. Mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher de geler. Je me réveille plusieurs fois avec des douleurs dans les jambes. La rosée. Tout le long de la nuit, de temps en temps le canon, comme pour dire qu'il veille.

24 AOUT. — Réveil dès le jour. — Nous restons à la lisière du bois.

Le capitaine décide que la 2^e section ira à Aix-Gondrecourt sur la droite en corvée d'approvisionnement. Nous ne savons pas si le village est occupé par les uhlans ou par les nôtres. Je sens un véritable transport de joie. Enfin ça va commencer. La réalité du risque m'exalte en ce moment aussi fort que lorsqu'elle n'était qu'une idée. Impression d'une parfaite liberté, d'une légèreté délicieuse. (Exactement le contraire de l'écrasement, de la stupeur où je serai le soir.) Je suis si joyeux que je ne sens plus ni la fatigue, ni ma blessure au pied.

Un moment le capitaine semble hésiter à nous laisser partir. Son enquête auprès d'Hostein. Sa fureur de ne pouvoir établir la vérité sur la corvée de la veille à Affléville : « Il n'y a que des femmes ici ! » Pendant ses hésitations, je meurs de peur qu'il ne renonce à son projet.

Enfin nous partons. R..., l'adjudant, et le sergent-major ne semblent pas être à la fête. Pourtant le danger est, si l'on y réfléchit, infinitésimal, puisqu'en somme nous sommes sûrs de ne

rencontrer au pire que des uhlands, que le premier coup de fusil mettra en fuite.

Nous suivons la lisière du bois. La 17^e et la 19^e Compagnies sont installées comme nous, à quelque cent mètres en avant, dans des tranchées. La petite chapelle aux morts de 1870. Nous descendons sur le village.

Avant d'avoir rejoint la route, nous apercevons une charrette qui monte du village. Plusieurs soldats dedans, l'un d'eux assis, tenant un casque à pointe au bout d'un bâton. Sa silhouette. Nous nous rappelons alors que, ce matin, le bruit a couru qu'un uhland avait été blessé et fait prisonnier. C'est lui qu'on emmène. Il est au fond de la voiture, nous diront tout à l'heure ceux qui l'ont vu, couché sur de la paille. Il a un bras cassé et semble souffrir beaucoup. C'est un Français qui tient son casque.

Sitôt après avoir franchi la voie, nous apercevons au loin, sur la droite du village, trois uhlands. Sur la prairie où ils chevauchent, avec leur lance, ils ressemblent à des bateaux en voyage sur l'horizon de mer. Hésitations et affolement de l'adjudant. Je décide de laisser le caporal Dubourg avec quelques hommes pour occuper le cimetière, à droite de la route, et pour les tenir en respect.

Nous entrons dans le village. Il y a des dragons au bout de la rue à droite, qui surveillent les uhlands. Avec 4 hommes, je traverse tout de suite tout le village pour aller en occuper l'issue du côté de l'ennemi, pendant que les autres chercheront à s'approvisionner. En remontant la rue étroite, dans un recoin près de l'église, nous trouvons un groupe de dragons ; ils nous disent que l'issue est gardée par une section d'infanterie. En effet, en débouchant du village, nous apercevons les nôtres installés à l'abri d'un petit mur couvert d'un toit. Je n'ai pas su me rendre

compte si c'était un ouvrage de campagne ou un apprentis dépendant des maisons voisines.

Le sergent de la 19^e qui commande la section, inquiet et laissé en pleine ignorance. Il est là depuis la veille, avec l'ordre de ne se retirer que lorsque la cavalerie aura occupé le village. Il me demande avec anxiété si j'ai vu les dragons. Ni lui, ni ses hommes n'ont rien mangé depuis hier. Ce sont eux qui ont blessé le uhland. Je voudrais leur venir en aide, mais je ne sais que faire pour eux. Ils me font pitié.

Il me semble que c'est pendant que j'étais avec eux que l'on a tiré sur les trois uhlands qui vaguaient à la droite du village. Nous les avons vus partir d'un seul bond, dans un galop furieux, et tout de suite disparaître, l'horizon étant très court.

Que n'ai-je pu conserver l'entrain, la décision, l'intrépidité que je sentais à ce moment ! Tout me semblait droit et facile. Je croyais être à la question. Le vague danger répandu partout, je sentais si bien que je pouvais y échapper. C'est cela qui est indispensable à la bravoure : une issue ! La balle qui serait venue, il n'y en aurait pas eu tellement d'autres à côté, qu'il ne m'eût été possible d'être manqué.

Nous revenons sur nos pas, puisque l'entrée du village est gardée. En redescendant la rue, nous demandons à une femme, qui se tient à sa fenêtre, de nous vendre de quoi manger. J'achète du chocolat Menier et du sucre. La femme voudrait bien ne pas me faire payer, mais elle voudrait bien aussi avoir un peu d'argent. Si bien qu'elle finit par prendre mes huit sous.

Quand nous arrivons sur la place du village, la corvée est déjà rassemblée pour repartir. L'adjudant a entendu dire (ou inventé) qu'un escadron de uhlands était signalé. Il ne tient plus en place. Il veut filer à tout prix, sans même attendre les quelques hommes

qu'il a envoyés au bout de la rue à droite et qu'il me donne mission d'aller rechercher.

Auparavant je remplis mon bidon à l'une de ces deux pompes qui déversent leur eau dans de longues auges de pierre. Fraîcheur de l'eau.

Je vois les hommes au bout de la rue, se détachant avec les dragons sur le fond de prairie. Je prends le temps de demander dans les maisons à droite et à gauche si l'on veut me vendre quelque chose à manger. D'ailleurs il ne reste que peu de maisons habitées. Cette misérable femme sur la gauche qui n'avait rien à donner. Un peu plus loin, à droite, j'entre dans une maison. La femme hésite à me vendre du pain, car elle craint d'en manquer. Pourtant elle m'en cède une mince tranche pour deux sous. Avec mon chocolat et mon sucre, j'ai l'impression d'avoir dans ma musette des trésors inestimables. Prix et rareté des moindres choses. On n'avait pas pensé qu'un bout de ficelle pût devenir jamais si précieux.

J'arrive au bout de la rue. Il y a là, avec les dragons, le caporal Faugère, Collard, Laborde (je crois). Ce sont eux qui ont tiré sur les uhlands. Ils en sont tout enthousiasmés et naturellement prétendent déjà que des gens venus du village de Gondrecourt qu'on voit à 800 mètres environ, leur ont rapporté qu'un des uhlands s'était réfugié là-bas, et qu'il était blessé. La naïveté de leur joie me fait plaisir après la venette de l'adjudant. — Ils ne veulent pas rentrer, tellement ils s'amusent. Moi aussi. Pourtant il faut que je les ramène.

L'adjudant nous a tout de même attendus, mais avec impatience et il nous attrape pour notre lenteur. Nous nous en allons avec regret ; il trouve que nous ne marchons pas assez vite.

A moitié de la côte, comme il se plaint que Rafié n'ait pas

rejoint, j'offre d'aller le chercher : « Allez-y, allez-y, mon ami, puisque vous vous promenez ici comme sur les Champs-Élysées », me répond-il, furieux. Je profite de la permission et reviens au village, seul, joyeux, léger, vivant comme je l'ai rarement été. En chemin je rencontre Rafié, blanc comme un linge, et qui se hâte. Je le laisse rejoindre la colonne et je continue.

Me revoici dans le village. J'entreprends de trouver du fromage. Personne n'en a. Mais on m'indique quelqu'un qui pourra peut-être m'en vendre. On me dit son nom. Est-ce Collignon ? Je n'en suis pas sûr.

Je frappe en vain à la porte que l'on m'a indiquée, tout au bout de la rue à gauche de la grand'rue, celle qui finit en impasse. Mais lorsque je reviens, on me montre Collignon qui arrive avec des chevaux. Je l'aborde. Il n'a pas de fromages à vendre. Mais il veut à tout prix m'emmener chez lui pour me faire boire du café au lait. Je le suis. Le long corridor obscur. La salle fermée. La femme et la fille. Volupté de boire cette chaude liqueur, qui me paraît un mets de riche à côté de notre pauvre cuisine. Comme j'offre de payer, Collignon, qui vient de me dire que les Allemands occupaient tous les villages voisins, me répond : « Laissez, laissez, il vaut mieux que ce soit vous qui buviez ça que ces oiseaux-là. » C'est donc qu'il s'attend à leur venue. Cela me donne un petit saisissement de tristesse.

Tandis que je reviens vers la place, une femme m'arrête par la manche et me demande si je crois qu'elle peut rentrer au village voisin, dont elle est. Elle craint d'y trouver les Allemands. Je ne peux pas la renseigner.

Lorsque je suis revenu au village tout à l'heure, j'y ai trouvé le sergent-major et quelques hommes que l'adjutant avait oubliés, dans sa hâte à s'en aller. L'ordre, entre temps, leur était venu du

commandant de rester dans le village jusqu'à l'arrivée d'une compagnie qu'il allait y envoyer. Impatience du sergent-major.

Lorsque je sors de chez Collignon, bien que l'autre compagnie ne soit pas encore là, il n'y a plus aucun des nôtres. Je les rejoins à la barrière du chemin de fer. Toujas et Laborde sont en queue. Je ne peux pas les empêcher de courir après les poules du garde-barrière. Ils en attrapent une et lui tordent le cou.

En revenant le long du bois, ces fagots que nous emportons pour notre cuisine.

Le reste de la matinée passé à préparer le repas dans le fossé de la lisière. Le sentier que le capitaine nous fait pratiquer, parallèlement à la lisière, à travers le taillis, pour rejoindre l'allée du bois sans être vus. Le petit cabinet de feuillage où mes hommes s'étaient rassemblés. L'ordre que j'essaie d'établir dans la demi-section. Protestations des hommes. Leur paresse. Combien ils ont peu besoin d'ordre. A la fin j'obtiens que les sacs et les fusils soient rangés à la suite sur les deux côtés du sentier. Guilhem qui avait perdu son fusil. Combien, maintenant que je les revois, ils étaient presque tous maladroits, inexpérimentés, enfants ! Il eût fallu une autre décision, une autre autorité que la mienne pour faire quelque chose avec eux. Nous avons fait ce que nous pouvions faire ensemble : nous avons tenu.

C'est vers 10 heures qu'un homme a passé le long de la lisière (aperçu entre les feuillages), qui cherchait le commandant pour l'avertir qu'une compagnie allemande était signalée descendant de Norrois-le-Sec. Aucune attention à son avertissement. Ou plutôt une certaine satisfaction calme à penser que ça allait sans doute commencer. Je me sens prêt.

Presque aussitôt le capitaine nous donne l'ordre d'occuper

notre emplacement de combat. La soupe n'est pas encore prête. On laisse les cuisiniers.

Le pain qui venait d'arriver. On n'en avait pas touché depuis Hautecourt. Une demi-boule dans ma musette.

Histoire de la poule de Laborde et Toujas. Les autres leur reprochent d'avoir pris la graisse de l'ordinaire. Jalousie jusqu'au dernier moment.

Nous attendons. Rien devant nous. Il fait très beau. Sous le soleil le paysage devant nous s'étale sans un pli. Rien ne s'y pourra passer que nous ne l'apercevions tout de suite. L'excellence de notre position nous remplit de confiance.

Nous avons faim. Enfin Laborde arrive avec les marmites et passe sur tout le front, distribuant les pommes de terre et la viande pour le soir. Je mange *de toute mon âme*.

A peine ai-je fini que le premier coup de canon éclate. Notre étonnement à constater qu'il a été tiré sur notre droite, dans le sens de la lisière. L'ennemi va-t-il donc nous attaquer de flanc ?

Cette question en moi ne va pas encore jusqu'à l'inquiétude. Je suis tout à la surprise et à la remarque. Les premiers obus éclatent assez loin de nous, sur la 19^e Compagnie sans doute, c'est-à-dire sur la première que les Allemands rencontreront, en s'avancant par ce côté. Par je ne sais quelle étrange confiance, par je ne sais quelle séparation dans mes idées, je n'imagine pas d'abord que le tir puisse s'allonger jusqu'à nous, je ne comprends pas que nous sommes tous depuis longtemps repérés, je continue à me croire à l'abri.

Pourtant il me faut bientôt reconnaître que les obus se rapprochent de nous. Leur progrès inflexible, infaillible, infernal. Je comprends maintenant ce qu'on veut dire dans la théorie par : battre une crête, ou battre une lisière. Déjà s'annonce l'horrible

côté *mécanique* de la mitraille. Couché de tout mon long dans le fossé, je sens mon cœur qui bat contre la terre. Comme nous ne voyons personne devant nous et que par conséquent nous ne pouvons pas songer à tirer, nous nous abritons la tête sous notre sac. Dès le début du feu, les cris du capitaine que j'aperçois, en me relevant, debout à l'entrée du bois : « Couchez-vous, couchez-vous ! » Ils ne ressemblent plus aux ordres donnés à l'exercice. Leur violence leur donne une espèce de solennité. Nous voici face à face avec notre terrible devoir.

Mon premier véritable frisson — il est un peu ridicule de l'avouer — c'est lorsque j'entends passer au-dessus de moi, un peu en arrière, entre le bois et notre fossé, cet extraordinaire déchirement soyeux que je prends pour le passage de l'obus, et qui n'est que son sillage dans l'air après qu'il a éclaté.

Pourtant une sorte de sang-froid et de désintéressement subsiste à côté de mon émotion et je prends le temps de m'apercevoir que je n'entends pas éclater le soi-disant obus. Je ne tarde pas à comprendre que c'est parce que c'est déjà fait. Je me livre tranquillement à une petite analyse qui me fait distinguer maintenant le bruit du coup de canon et le bruit de l'éclatement. Pendant que mon cœur continue à danser, je rectifie froidement mon erreur.

Même, mes découvertes m'amuse. J'ai encore un peu de cette gaieté et de cette légèreté qui me soulevaient ce matin. Au moment où les obus se rapprochent, j'ai encore assez de liberté pour demander aux hommes en riant s'ils ont tous eu des pommes de terre.

La dernière trace que je trouve de cette liberté d'esprit, c'est l'ironie avec laquelle, un moment plus tard, alors que les obus nous auront enfin atteints, je constaterai la légère inexactitude

de pointage qui nous sauve. En effet les bouquets blancs que j'apercevais par-dessus le buisson au-dessus du champ d'avoine où s'était déployée la 1^{re} demi-section, — étrange souvenir, aussi irréel dans ma mémoire qu'un tableau que j'aurais vu dans un musée — les bouquets blancs maintenant éclatent juste devant nous, à quelques mètres en avant de la route, au-dessus de la prairie qui dévale vers la voie.

Nous sommes sous la tourmente. J'entends maintenant distinctement, après le coup de canon, le roulement de l'obus qui arrive. Surprise que ce soit si lent, qu'on ait si bien le temps d'attendre. Espèce de voyage rugueux. Puis l'explosion devant nous, et la pincée brutale des balles plaquées sur le sol. La tempête dure. Je regarde N... à côté de moi terré sous son sac et muet de peur.

Les obus arrivent par quatre (les quatre pièces de la batterie), séparés par un intervalle de quelques secondes. Par leurs points d'éclatement ils forment un losange. Quand le premier éclate, je calcule à peu près l'endroit où le suivant va tomber. Il y a celui de la voie du chemin de fer qui nous est indifférent, mais il y a celui de la route qui ouvre son horrible poche à quelques mètres devant nous et qu'on entend arroser la chaussée de sa pluie de ferraille. Une balle heurte mon sac et je la vois devant moi, sur la route, légèrement aplatie. Dans un instant, j'irai la chercher en rampant.

Il y a des pauses de temps en temps. Extraordinaire soulagement. On reprend sa respiration et pendant ce silence on entend tempêter le reste de la bataille. De temps en temps, il nous semble que c'est l'artillerie française qui tire. Extraordinaire réconfort que cela nous donne. Il nous semble qu'elle va nous délivrer de cette espèce de dôme de plomb que nous commençons à sentir

peser sur nous. Mais elle n'insiste pas. Et bientôt nous avons le désespoir de ne plus l'entendre répliquer. Nous sommes dans les sentiments d'un malade que les médecins abandonnent.

Mes nerfs commencent à être travaillés. C'est avec rage que je suis des yeux ce nuage de poussière là-bas vers Affléville qui semble être une batterie en train de chercher une position. Un moment elle s'arrête et je m'imagine qu'elle va s'installer contre nous. Pourtant, dans l'espèce de rêve où je suis plongé maintenant, elle me paraît si lointaine, si reculée, que je ne pense pas à donner l'ordre de tirer dessus.

D'ailleurs la menace ne se réalise pas. Nous sommes déjà suffisamment arrosés de mitraille. Il y a maintenant des obus entre le bois et nous.

Depuis le début du feu, par un acte violent et spontané, je me suis confié à Dieu. Ce n'est pas un vague abandon, mais une sorte de consécration furieuse. Je me suis remis entre ses mains et j'attends, j'exige qu'il me protège. Je le mets en demeure de me conserver. Tout le temps, je resterai ainsi cramponné à lui, comme un enfant qui a saisi la main de son père. Je savais depuis longtemps, depuis bien avant la guerre, que ce moment devait venir et qu'il me conduirait au travers, qu'il m'en ferait sortir infailliblement. J'avais même exprimé ma certitude à des amis, par exemple chez B. L..., après Pâques, et à cet infirmier à Hans. Il y a donc en moi, pendant ces longues heures sous le feu, d'abord cette confiance fanatique en Dieu, puis l'envers pour ainsi dire profane de ce sentiment, l'idée que je suis trop vivant pour mourir, qu'il y a un intervalle trop absurde, trop révoltant entre cet être que je suis en ce moment et le cadavre que je pourrais être tout à l'heure. Impossibilité absolue de m'imaginer mort. « Ce serait un peu fort que je sois tué ! » Tous mes plaisirs passés

se prolongent trop naturellement dans ma mémoire en plaisirs futurs. Rien que parmi celles que je connais, il y a trop de joies pour qu'il soit possible que je n'en puisse plus jamais goûter. Trop de bonheur m'attend, me réclame, dont je sens l'exigence venir jusqu'à moi en cette heure étroite et me défendre contre les forces qui veulent me détruire. C'est comme si j'entendais dire : « Il est à moi. »

Ces deux sentiments me font comme une armure. C'est protégé par eux que je me soulève de temps en temps hors du fossé pour voir ce qui se passe. Une des premières fois que je m'y hasarde, j'aperçois le capitaine courageusement debout sur la crête balayée et hurlant : « Avancez donc, adjudant Moulis ! » Bien qu'il me soit invisible, il me semble voir la figure de chien battu que doit faire le personnage.

Mais les autres fois où j'inspecte les environs, je ne vois personne. Rien que deux ou trois hommes de la première demi-section cachés derrière les avoines, le long de la route qui descend à la voie. Leur section a dû se porter en avant. Que font-ils là ?

Depuis longtemps déjà le feu de l'infanterie a succédé — sans l'apaiser complètement — à celui de l'artillerie. Dans un silence des canons, tout à coup le bruit faible, sec, pauvre et dispersé des fusils : plac ! plac ! plac ! On dirait qu'on enfonce des pieux avec un maillet dans une vigne, par un jour d'hiver. Impression de se trouver tout à coup, du fait du silence relatif, dans un espace beaucoup plus vaste. — Au début, après les obus, cela semble inoffensif. Le premier mouvement est de se rassurer. Mais voici que les balles commencent à siffler et tout de suite je sens que cet ennemi va être bien plus terrible que l'autre, qui, en somme, jusqu'ici ne nous a pas fait de mal. Je m'étonne de leur bruit. Je l'avais déjà entendu comme marqueur. Mais les balles

plongeant tout de suite dans la butte, y étouffaient leur sifflement. Ici on les entend passer, on les surprend au cours de leur voyage chantant. D'ailleurs elles ont mille voix différentes. Les premières, qui doivent passer assez haut par-dessus nous — mais je ne sais pas d'abord m'en apercevoir et je crois les sentir me frôler — les premières font une brève traînée mélodieuse : *bing !* Les autres, celles qui passent bas, font un déchirement plus sec ; ce n'est plus un son, mais un bruit. Enfin il y a les plus terribles, celles que nous n'entendrons qu'au dernier moment, qui se fichent en terre à côté de vous, qu'on entend s'arrêter.

M'étant levé plusieurs fois sans voir personne, j'essaie de prendre une résolution. Je propose, plutôt que je n'ordonne, de nous porter sur la ligne de feu pour doubler la première demi-section. Mais Gajac prétend que le capitaine sait très bien que nous sommes là et que s'il nous y laisse, c'est exprès. Mes forces nerveuses sont déjà si entamées que je me laisse lâchement persuader de rester. C'est ma première lâcheté.

A un moment nous entendons les cris d'une troupe montant à l'assaut. Je ne sais par quelle absurde confiance, je m'imagine que ce sont les nôtres qui repoussent les Allemands. J'en suis tellement sûr que je l'annonce à mes hommes. Cela nous redonne du courage.

A force de ne rien voir, l'idée finit, malgré ma confiance, par me venir que peut-être nous sommes abandonnés. Les cris d'assaut se rapprochent. Depuis un moment nous avons l'impression que certaines balles nous viennent du bois. (C'est sans doute une illusion, car il ne semble pas que l'ennemi y soit entré.) Brusquement acculé par l'événement, je prends la résolution de quitter notre fossé et de nous replier dans le bois. Je communique l'ordre à mes hommes. Et tout de suite, de m'être décidé,

je vois la situation plus dangereuse qu'elle ne me semblait il y a un instant. Je sens que les Allemands sont tout près. L'envie me saisit avec violence de regagner le bois par le plus court, en traversant la prairie en biais sous les balles. Heureusement je la maîtrise tout de suite. Et je suis mes hommes, qui ont commencé à se retirer en rampant dans le fossé de la petite route qui rejoint le bois. Comme j'étais placé au 2^e tiers environ de la section, il faut que j'attende que 20 hommes aient passé. Et je suis obligé de remonter jusqu'à l'angle des deux routes, avant de tourner vers le bois. Terrible patience qui s'empare de moi. Je n'en m'en fais pas un mérite. C'est un sentiment quasi organique, la conscience obscure, latente, que j'ai pris le meilleur parti, le seul qui me laisse quelque chance d'échapper, un discernement de mon corps, plutôt que de mon esprit. Car le corps veille longtemps après que l'esprit a sombré.

Dès que les premiers de la section se sont montrés sur la petite route du bois, la fusillade des Allemands qui n'étaient plus qu'à 50 mètres (on me l'a dit ; je n'ai pas pris le temps de les regarder) redouble. On les entend crier. Ils pensaient n'avoir plus rien devant eux. Et voici qu'en approchant ils font lever encore toute cette bande. Je me rappelle leurs cris comme un rire.

Au moment où notre mouvement commençait, dans l'espèce de silence qui était intervenu à ce moment, ces plaintes lamentables tout à coup dans les avoines, sous le soleil : « Oh ! iaïe, aïe ! Oh ! iaïe, aïe ! » Impression qui nous saisit tous à la fois : Voilà ce qu'on attendait ! C'est donc ça ! Espèce de pitié vague, de dégoût et aussi satisfaction de savoir enfin que c'est en train.

Pendant que je remonte le premier fossé, vers l'angle des deux routes, je comprends, à les voir rester immobiles, que les hommes de la première demi-section restés le long des avoines

sont des morts. Un seul se lève pour se joindre à nous, qui semble bien s'être caché, pendant que sa section avançait. Est-ce G... ?

J'arrive au passage terrible. Les balles rasent le fossé. Presque toutes s'enfoncent dans le talus que nous longeons, aplatis, presque à plat ventre, ramant avec notre fusil contre le sol. Marche effroyablement lente. De toute ma férocité je m'accroche à Dieu et à la vie. Je refuse de mourir, je commande au hasard d'être pour moi. L'instant le plus étroit de ma vie. Il y avait juste la place d'y passer. Avec l'aide de Dieu j'ai passé.

Vers le milieu du trajet, celui qui est devant moi cesse d'avancer. Je crie : « Avancez donc ! — Je suis tué ! » me répond-il tout doucement. Il reste là, à quatre pattes, sans plus bouger, sans encore s'affaïsser. Je crois que c'est Toujas. Je sors du fossé pour le dépasser et j'y rentre aussitôt. A quatre ou cinq mètres de l'entrée du bois, cette même inspiration organique qui commande tous mes mouvements depuis le début de notre retraite, qui sait mieux que moi ce qu'il faut faire, me suggère de bondir. En quelques bonds je suis derrière le paravent de feuillage qui masque l'entrée de l'allée. Les balles sifflent encore à travers les arbres, mais plus rares et plus hautes.

En face de moi, barrant l'allée, j'aperçois les débris de la compagnie que le capitaine a fait mettre sur deux rangs, — le premier à genoux, — pour tirer sur l'ennemi quand il passera au bout de l'allée. Égrenés devant moi, courbés et clopinant, les hommes de ma demi-section qui m'ont précédé et qui ont échappé au feu, rejoignent le groupe. Le capitaine vient à notre rencontre. Il nous fait hâter pour laisser libre le champ de tir. Il me demande si je suis blessé. Je réponds : « Je ne sais pas ! » Je sens une douleur à l'épaule — la trace du sac qui s'est ravivée en rampant — et d'avoir entendu dire que le plus souvent on ne s'apercevait pas

tout de suite d'une blessure, je m'imagine que c'en est une. Je dis au capitaine : « Je crois que je suis blessé à l'épaule. — Mais non, vous êtes essoufflé tout simplement. » Je suis surpris par la douceur de sa réponse. Sa voix semble dire que sa tâche est finie, qu'il n'a plus rien à faire que d'être avec nous et de suivre notre sort.

D'ailleurs c'est pour moi l'instant du grand effondrement. Mes nerfs, comme brusquement délivrés de leur tâche, s'affolent tout à coup. Cette application tendue et sournoise, par laquelle je me suis maintenu jusqu'ici au niveau de l'événement et dans une adaptation exacte à la réalité, maintenant qu'elle n'est plus indispensable, fait place d'un seul coup à la plus lâche, à la plus impatiente folie. En moi rien n'est plus attaché ; tout danse. Je suis livré à tous les mouvements de ma machine physique que ces heures de terrible et passive endurance ont détraquée. L'esprit de désordre et de désobéissance s'est mis en moi ; venu de mon trop faible corps surmené, il s'impose à mon âme. Je ne me gouverne plus. Une espèce de colère contre tout me monte à la tête. Je marche dans l'allée, d'abord sans but. Je ne peux pas m'arrêter. Je passe devant ceux de la compagnie qui ne font pas partie du barrage ; ils sont assis sur leurs sacs, le long de l'allée. L'un d'eux, Audibert, je crois, me demande si je suis blessé. Toujours en proie au même vagabondage intérieur et au même esprit de comédie, je réponds par le même : « Je ne sais pas. »

Un peu plus loin dans l'allée, je rencontre le lieutenant Lormeau qui ramène quelques hommes : « Ils sont là ? » Essai pour reformer sa section. Je repère rapidement ma position. Je comprends que pour atteindre la lisière opposée du bois à l'endroit où nous y avons pénétré, c'est à-dire dans la direction de Rouvres, il faut marcher au sud-ouest. Mais de ce côté aussi l'on entend

la fusillade et le canon. Je marche donc franchement vers l'ouest, en me fixant sur le soleil de 3 heures qui brûle en plein ciel sur le bois. Il faut quitter l'allée. Je m'engage dans de hautes herbes et des genêts qui m'entravent jusqu'à la poitrine. J'avance quand même, les déchirant en marchant, insensible à tout, soutenu par une furie muette. Quelques hommes m'ont suivi, dont Sié et Les-tang. Ce grand singe de Sié derrière moi, muet, solide, farouche, acharné à sauver sa grande carcasse. Qu'est-il devenu ?

Bientôt nous trouvons un petit sentier, qui suit à peu près la direction de notre marche. Je vais vite, sentant croître sur les deux côtés du bois l'épouvantable abondance de la mitraille. Les Allemands cherchent en effet visiblement à entourer le bois et à nous y enfermer. Il s'agit de les gagner de vitesse. Lutte silencieuse et désespérée. Notre marche muette sur l'herbe. Espèce de grande lacune de silence que forme le bois au milieu du tonnerre qui l'environne.

Notre sentier n'a pas tardé à tomber dans une grande allée transversale. Nos précautions avant de nous y avancer. Il me semble que nous sommes guettés de partout. Mon imagination désadaptée est en plein roman. Il n'y a rien. Mais le taillis en face est trop épais pour nous permettre de nous y enfoncer. Il nous faut chercher un nouveau sentier qui aille dans notre direction. Ces tâtonnements vont se reproduire continuellement. Et comme, d'autre part, le son du canon m'obligera à corriger sans cesse le sens de notre marche, je finirai par me tromper complètement sur l'orientation. (Ce n'est que l'autre jour que je me suis aperçu du détour que j'avais fait, en regardant la carte.)

En arrivant dans une grande allée transversale, j'aperçois au bout deux chevaux sans cavaliers. Immédiatement nous rentrons sous bois.

Un peu plus loin (ou bien est-ce avant ?) nous hésitons entre deux sentiers. Choix brusque de l'un. (C'est avec lui que commence notre déviation vers le nord.) Deux des hommes qui me suivaient perdent notre trace. Je les entends m'appeler dans le silence des arbres. Indifférence furieuse à leur sort. Ceux qui me suivent leur répondent. Mais ils n'arrivent pas à nous retrouver.

Le sentier que j'ai choisi nous mène à une allée bourbeuse, où nous enfonçons en marchant presque jusqu'à mi-jambe. Traces de vaches. Je ne dis rien et j'avance. L'allée tourne. Elle débouche dans une vaste prairie, encadrée de toutes parts par les bois ; au centre une espèce de bergerie déserte ; toit rouge. Nous traversons la prairie en biais pour prendre l'autre allée qui s'en va à gauche. Depuis un moment, mon sac me déchirant les épaules, je l'ai pris à la main.

La nouvelle allée nous mène enfin à une clairière, où nous rejoignons une route. Je la prends pour celle par laquelle nous sommes venus, et l'endroit, pour celui où nous avons trouvé la compagnie qui nous attendait.

Une balle perdue passe non loin de nous, cassant les branches.

Nous suivons le fossé gauche de la route qui semble aller dans la direction du seul estuaire encore libre entre les deux marges de tonnerre qui nous enserrent. Horreur de sentir l'issue se rétrécir peu à peu.

Enfin notre chemin débouche sur une route qui vient de la droite. Barrière de feuillage abattue. Plus loin après un coude, on aperçoit l'orée et à quelque deux cents mètres en dehors du bois un village (Éton) déjà à moitié démoli par l'artillerie. Dans les fossés de la route, des Français en groupes désordonnés. Quelques-uns sur la chaussée qui regardent vers l'issue.

Dans un petit chemin sur la gauche, nous tombons sur un

commandant du 283. Il me fait mettre avec quelques hommes et un adjudant des autres compagnies du 220, qui sont arrivés avant moi. « Vous formerez un petit détachement du 220. » Mon fusil enrayé, je ne sais comment. Un homme me l'arrange.

Trous dans ma mémoire ; je ne revois plus ensuite que des moments, sans savoir comment j'ai passé de l'un à l'autre.

En dehors du bois sur la face ouest (que je prenais pour la face sud) groupe de chevaux et de mulets ; le commandant qui discutait avec je ne sais qui. Envie de partir à travers cette plaine avant qu'elle ne soit plus complètement submergée. La grand'route qui passe parallèlement au bois et que je prends pour celle de Rouvres, Étain. (Elle y va en effet, mais dans la direction inverse de celle que je suppose.) Mais j'entends le commandant dire qu'il ne faut pas rester là, parce que nous allons attirer les coups de fusil sur nous. Je renonce à partir et je rentre dans le bois. La levée de terrain qui suit la lisière nous abrite des balles du côté ouest. Mais la mitraille commence à arriver par l'autre côté aussi. Quelques balles traversent le bois. Épouvantable impression, après avoir cru que c'était fini, de se voir retomber en enfer. La mâchoire qui se referme sur nous. Horreur d'être venu à cette extrême corne du bois où justement la jonction va se faire. Vagues efforts pour revenir vers l'intérieur. Mais je suis trop démonté pour mener une résolution à bout.

Je me revois en vingt endroits différents du bois, cherchant partout l'abri des arbres contre la double averse de la mitraille. Impossible de déterminer aujourd'hui dans quelle mesure il y avait danger immédiat et réel à ce moment-là. Pourtant je me rappelle les branches cassées autour de moi par les balles et la pluie des shrapnells à travers les feuilles. Il semble bien que les Allemands aient arrosé ce coin de bois pour le purger de ceux

qu'ils y supposaient réfugiés. Mais en même temps d'autres obus passaient par-dessus nous, formant une voûte horrible et retentissante sous laquelle nous étions comme sous cloche.

Peu après mon arrivée, j'avais entendu le commandant du 283 dire d'une voix aussi tranquille que possible : « Les tranchées de la deuxième ligne sont prêtes. Nous allons les occuper. » Et une compagnie environ avait défilé dans le fossé de la route centrale. A travers les arbres, je voyais passer les hommes, l'arme à la main, l'un derrière l'autre, en silence ; rien que le bruit léger des chaînettes sur les gamelles. Surprise et pitié à découvrir qu'il y en avait pour qui c'était encore le commencement.

Mais la fin n'était pas loin. Il me semble qu'il s'est écoulé très peu de temps avant le moment où les débris de la compagnie se sont repliés à travers champs. Je voyais les quelques hommes qui restaient marcher lentement dans les terres labourées, courbés sous leur sac, comme indifférents à force de lassitude et de détresse. Pourtant je ne me souviens pas d'en avoir vu tomber aucun. — D'ailleurs, comme manquant d'objectif suffisant, la fusillade se ralentit. L'envie me prend de profiter de cette pause et de les rejoindre. Mais j'hésite. Ne pouvant me décider, je somme Dieu, intérieurement, de me faire faire ce qu'il faut pour ne pas être tué. Je reste. Un instant après, la fusillade reprend de plus belle, appuyée par le caquet horrible des mitrailleuses qui s'acharnent sur ces débris avec une invraisemblable férocité.

Je ne sais ce qu'est devenu le commandant : je ne l'ai pas revu. Il me semble qu'il a bien tenu sa place. Je me rappelle avec plaisir le ton de sa voix quand il communiquait ses ordres. (Le trouble pourtant se marquait à un peu trop d'explication.) Son mérite doublé par le fait que son rôle commençait au moment où celui des autres était fini, qu'il avait à intervenir en pleine

débâcle, en présence même de ceux que cette débâcle avait débandés. Il ne pouvait avoir aucune illusion sur le résultat de son intervention. Il ne s'agissait en somme que de cette chose infime : retarder de cinq minutes la marche de l'ennemi. Courage qu'il fallait pour faire cela *bien*, pour garder de l'application et du soin dans cette extrémité. Vénérable minutie et inutilité de son œuvre dans l'énorme ensemble. Voilà ce que j'aurais voulu faire, ce qu'à jamais je resterai n'ayant pas fait. Sens admirable dans ce cas de : « faire son devoir ». Tout ce que le mot refuse d'habitude de me dire, il me le donne ici avec une merveilleuse plénitude.

Ballotté entre les deux lisières du bois par toutes les fluctuations de la mitraille. Je la fuis d'un côté ; aussitôt il me semble qu'elle n'arrive plus que de l'autre. Essais pour combiner comme abris les arbres et la levée de terre de la lisière.

Aux endroits où je me retrouve, en me réveillant, des visages à chaque fois autour de moi, jamais les mêmes. Une fois Meyer qui me montre son pied traversé d'une balle. Une autre fois, un inconnu blessé également au pied ; un camarade coupe son soulier pour le lui enlever ; je lui donne mon paquet de pansement. Ceci déjà sur l'autre côté de la route. Je ne me rappelle plus quand j'ai traversé.

Peut-être à la suite des officiers, que j'avais trouvés tout près de moi, à l'un de mes réveils : capitaine Ploquet, commandant Deville, lieutenant Lormeau, lieutenant mitrailleur. Je me rappelle un moment où ils nous entraînaient dans la partie droite du bois, vaguement, vers l'intérieur.

C'est sans doute après être revenu sur le premier côté de la route, que s'est passé l'incident avec le commandant Deville. Les officiers assis au pied des arbres ; bonne impression du capitaine. C'est sans doute lui qui a suggéré au commandant de nous ame-

ner à la lisière pour nous faire tirer sur le flanc des Allemands qui arrivaient. Collard tenant le cheval du capitaine. Le regard que nous échangeons.

Je me retire un peu vers le haut du bois.

C'est pendant toute cette fin de soirée que je me suis senti le plus près de la mort. Il n'y avait plus cet espace autour et en arrière qui pendant le combat figurait d'une manière sensible la possibilité d'en réchapper. Maintenant, c'était proprement l'enfer avec ses murailles épouvantables de tous côtés. Enfermé, capturé pour mourir. Le terrain libre rongé de tous les côtés à la fois et diminuant sous moi. Mon angoisse plusieurs fois m'a fait parler à haute voix : « Mon Dieu, disais-je, c'est ma dernière heure, mon dernier moment. Il faut donc mourir, mon Dieu ! » Et en même temps j'essayais de me représenter l'autre vie, la présence de Dieu, toutes ces choses si voisines, en face desquelles j'allais me trouver dans un instant ; je lançais ma pensée contre elles, pour les forcer à m'apparaître. Mais en vain. Tout cela restait sourd et impossible.

C'est qu'à côté de mon angoisse, ma confiance en Dieu subsistait entière, absolue, inentamée. Je continuais à savoir qu'il ne voulait pas me faire mourir encore. Au point que je me demandais avec curiosité comment il allait s'y prendre pour me tirer de là. Plus ça devenait difficile et plus mon attente se faisait curieuse. Jamais remise plus complète à un autre pouvoir que soi.

Je regardais sans cesse ma montre à mon poignet. La nuit m'apparaissait comme un rivage absolument inaccessible. La même impression que dans un train qui n'avance pas lorsqu'on pense à la distance qui reste à parcourir. Chaque heure qui restait comme une montagne énorme sur moi.

Enfin tombée du jour. C'est le moment où les Allemands sont

arrivés à notre hauteur. Une petite troupe a dû passer sur la route centrale. J'ai entendu un commandement dur, la première voix allemande. Pas silencieux. Déjà ils ne pouvaient plus nous voir dans le taillis où nous étions cachés, bien qu'il n'y eût guère plus de 30 mètres jusqu'à la route.

Un moment auparavant — le soleil déjà couché, mais le ciel encore à peine voilé — tout à coup à l'endroit où la route sortait du bois nous avons entendu des cris épouvantables, des cris d'assassinés. J'ai toujours supposé que c'étaient les officiers qui avaient essayé de rejoindre les lignes françaises et qui s'étaient fait tuer. En tous cas je ne les ai plus revus.

La bataille ne finit pas avec le jour. Les Allemands poursuivent dans le crépuscule les débris de nos troupes. Ils prennent d'assaut la seconde ligne de défense sur laquelle le capitaine nous avait dit que nous serions peut-être obligés de nous replier, et qui est occupée vraisemblablement par le 288. La ligne de feu maintenant nous a dépassés. On les entend qui avancent au delà de notre abri, en poussant des cris, en chantant et accompagnés, excités par la musique bizarre, poussive, basse et monotone de leurs clairons. Extraordinaire impression d'antiquité et de naïveté : ce sont les anciens Germains qui reviennent, qui se précipitent sur nous avec envie et étonnement. Aucune fureur dans leur poursuite ; je ne sais si c'est parce que je me sens moi-même tellement désarmé ; mais je ne sens pas de haine dans leurs cris. Bien plutôt la joie de la découverte ; avec leurs trompes ils saluent le monde nouveau où ils entrent, en piétinant un peu ceux qui leur barraient le passage. Mais il y a aussi, dans ce dernier assaut, une lassitude infinie ; ce qui le soutient, c'est la pensée que la soupe et le sommeil sont au bout.

Bientôt les coups de feu s'espacent, se ralentissent. Les feux

commencent à brûler. Nous les apercevons à travers les arbres formant une ligne régulière, entre la grand'route et nous.

Pourtant la bataille n'est pas finie ainsi d'un seul coup. De même qu'elle existait à l'état potentiel, avant même d'avoir commencé, de même elle subsiste comme un état, comme une atmosphère chargée pleine d'éclats et de retours. De temps en temps des salves se produisent, ici et là, par simple saturation. Elles retentissent, tantôt loin, tantôt près, sur les rives du bois. Nous nous imaginons que c'est pour le purger de ceux qui s'y abritent et nous nous attendons à ce que de la lisière toute proche on vienne à bout portant nous fusiller dans l'ombre. Un moment même il nous semble qu'un détachement s'approche. Nous entendons des voix, mais ce sont celles des hommes au bivouac. Elles s'élèvent de temps en temps. Bientôt je comprends qu'ils font la soupe.

Mais une autre terreur nous attend. Éton, à quelques centaines de mètres du bois, achève de brûler. Bizarre bruit de friture, que je n'ai jamais entendu. Dans l'espèce de rêve fiévreux où je suis plongé, je m'imagine que c'est la forêt qui brûle. La lueur apparaît entre les arbres de la lisière nord et l'on peut croire avec de la bonne volonté que c'est celle des premiers arbres qui ont pris feu. Toujours l'esprit de comédie, qui me pousse à croire un peu plus que je ne croirais naturellement. A un moment il me semble voir des lumières s'approcher du côté ouest ; je suppose que ce sont les Allemands qui viennent pour mettre le feu aussi à cette lisière, afin que ça aille plus vite, et qu'ils nous attendront aux débouchés avec des mitrailleuses.

Pourtant, comme conscient en secret de ce que je mets de moi dans ces imaginations, je ne vais pas jusqu'à avoir réellement peur de ce que je crains. Toujours le même détraquement du sens

de la réalité ; l'espèce de parallélisme qu'a pris mon esprit par rapport aux événements.

Avant l'histoire de l'incendie : les premiers moments de nuit sur le bois. J'étais tombé sur un groupe d'hommes couchés autour d'un arbre, dans lequel au bout d'un instant j'avais reconnu Juste. — Ce que je lui dis. — Le cheval du capitaine, libre, et qui errait dans le bois autour de nous en cassant des branches. Pendant un moment nous n'avons pas su ce que c'était. Nous pensions que c'étaient des Allemands qui nous cherchaient. Pourtant je n'ai pas tardé à reconnaître l'espèce de marche timide et incohérente du cheval abandonné à lui-même.

Nouvelle alerte avec ces hommes qui s'approchaient de nous et qui ne répondaient pas aux questions. Je finis par les questionner en allemand. Mais c'était simplement qu'ils étaient trop hagards pour pouvoir parler. Ils se joignent à notre groupe. Impossible de les empêcher de bouger. Je crains que le bruit des branches qu'ils écrasent n'attire l'attention des Allemands. Mais mes ordres n'ont aucune prise sur la vague fièvre qui les tourmente. Ils se tiennent par groupes et chuchotent.

A un moment, pris du remords de notre inaction, je me décide à tenter une reconnaissance pour voir si par hasard nous ne pourrions pas nous échapper à la faveur de la nuit. Je quitte Juste qui me fait promettre de revenir le trouver. Je marche à travers le bois, dans la plus épaisse obscurité, vers le petit chemin latéral, qui ne doit être distant que de quelques mètres. Mais je suis arrêté par les branches ; il faut que je les casse pour avancer. Marche à tâtons, qui me semble interminable. A la fin je vois luire vaguement le blanc de la route devant moi. Débouché sur la plaine. Je reste un moment à regarder ce vague espace dans l'ombre : à droite la ligne des feux de bivouac ; plus loin sur la

route des phares électriques ; en face de moi une auto roule sur la chaussée avec un bruit lourd. Rien d'immédiatement menaçant. Mais, à cause de mon erreur d'orientation, les phares (que je suppose allemands) me semblent être entre moi et Rouvres, donc me séparer de tout salut possible. Et puis une immense lassitude me cloue sur place ; cela me pèse sur les épaules ; pour de nouveaux risques et de nouvelles initiatives je n'ai plus aucun ressort.

D'ailleurs, j'ai promis aux autres de venir les rechercher, si la fuite était possible. Je rentre dans le bois. Je vais jusqu'à la route centrale, pensant m'éviter ainsi une partie du trajet sous bois. Mais il m'est impossible de retrouver le groupe de Juste. J'ai beau appeler à voix basse dans l'ombre. Rien. En revanche le hasard me fait tomber sur Neuville et Labouly, que je ne savais pas là et qui me reconnaissent à ma voix. Par découragement, je reste avec eux. La nuit est si épaisse que je ne distingue même pas leurs corps allongés. La tête appuyée sur une musette, je m'endors légèrement. Mais je suis continuellement réveillé par des tremblements nerveux qui me secouent des pieds à la tête avec une violence inouïe. C'est à l'un de ces réveils que je m'imagine que la forêt brûle.

Pendant toute la nuit, ces longs cris plaintifs qui venaient de la plaine, à intervalles périodiques, si bien que je les prenais d'abord pour des appels de sentinelles. Mais c'étaient les blessés. Horreur de sentir autour de moi dans l'ombre cet immense champ de souffrance auquel les heures arrachaient cette moisson de cris.

De temps en temps, du fond des ténèbres, le canon aboyait comme un énorme chien de garde.

Pendant tout le début de la nuit, j'étais loin de me croire sauvé. Bien que déjà rassuré sur mon sort immédiat, je comptais

recevoir un coup de fusil dès le lever du jour. Étrange impression de sentir cette espèce de délai devant moi, de pause avant la mort que représentait la nuit. Mais d'être ainsi différée, elle finit par me paraître moins inévitable. Réapparition fragile, timide, imperceptible de l'espoir ; non pas de l'espoir en Dieu qui ne m'avait jamais quitté ; mais à côté de lui, de l'espoir humain, physique, de l'espoir du corps.

Retour du matin. Pâleur du ciel entre les branches. Ce monde de choses grisâtres pas loin de nous, que je prends pour des morts. Je ne me rappelle plus ce que c'était. Boîtes de cartouches de la mitrailleuse.

Dès le petit jour je pars à la recherche de Juste. Je lui avais laissé mon sac. Je le retrouve un peu par hasard. Eymard avec lui.

Notre rassemblement sur la route. Hésitations entre les deux directions. Le blessé qui voulait nous suivre.

.....

La fatigue, la fièvre, l'humiliation, la reconnaissance se mêlent en moi pour former une sorte de résignation, d'application à la douleur, de possession intime par le chagrin, qui sont un des cercles les plus bas du sentiment où je sois jamais descendu et en même temps l'état le plus chrétien où je me sois jamais senti.

JACQUES RIVIÈRE.